

Le directeur de la Monnaie, s'il est un fonctionnaire public, n'a pas la même liberté de mouvement qu'un entrepreneur travaillant pour son propre compte. A Paris, le particulier qui a des matières d'or et d'argent, débat librement avec le directeur de la Monnaie les conditions auxquelles il les lui livrera. Le directeur peut, parce qu'il est chez nous un manufacturier, combiner une opération d'affinage avec une de monnayage, de manière à offrir aux détenteurs d'or ou d'argent des conditions meilleures que celles du tarif officiel. Avec la régie de l'État, tout débat pareil, toute combinaison de ce genre est impossible, et alors, pour déterminer le monnayage, on est finalement conduit à adopter le système de l'Angleterre, qui met les frais de fabrication entièrement à la charge de l'État.

Mais une autre difficulté se présente. L'État peut aussitôt être ainsi engagé dans une assez forte mise de fonds. Pour l'y soustraire, on a eu recours à l'expédient des délais allégués pour la fabrication. C'est ainsi que, de nos jours, la liberté illimitée du monnayage gratuit est, en Angleterre, une fiction pour les particuliers et pour les institutions autres que la Banque d'Angleterre. Seule, celle-ci fait monnayer à discrétion aux frais de l'État (1). Celui qui a de l'or est contraint de le vendre à la Banque, qui, à la vérité, est tenue de l'acheter toujours, mais se fait donner une prime d'un penny et demi par once de métal

(1) Depuis la reprise des paiements métalliques par la Banque (1821), il n'y a eu d'or monnayé, pour d'autres que cette institution, qu'en un fort petit nombre de cas : en 1828, par exemple, pour le compte de la maison Rothschild, et en 1837 pour une maison qui voulut faire l'expérience de l'avantage ou de la perte que pouvait donner l'achat du métal pour le monnayage, en tenant compte des intérêts perdus par suite du retard calculé, on peut le croire, qu'éprouvait le monnayage. L'essai eut lieu sur une quantité d'or qui ne représentait que 20,000 liv. ou 500,000 fr.

au titre de la monnaie. C'est par kilogramme au titre de la monnaie française, 4 fr. 65 c., ou les deux tiers du montant de la retenue légale en France. Avant 1828, il lui arrivait de prendre le triple (1).

Mais cette prime ne donne pas une idée exacte du sacrifice que font réellement les commerçants en or lorsqu'ils veulent convertir en espèces leur métal. Quand on présente des lingots à la Banque d'Angleterre, elle exige que l'essai en ait été fait par l'essayeur royal, et elle ne paye que d'après les résultats consignés sur le certificat de cet officier (2). Or, celui-ci, en pareil cas, ne compte que par parties qui, pour chaque livre pesant, représentent 7 grains $1/2$ (486 milligrammes), en négligeant les fractions au détriment du vendeur (3). On évaluait, lors de l'enquête de 1837, qu'il en provenait moyennement à la Banque un profit de 15 pence par livre du poids du lingot (4), ou de 3 fr. 87 c. par kilogramme au titre de la monnaie française. En l'ajoutant à la somme ci-dessus de 4 fr. 65, ce serait un total de 8 fr. 52 au lieu des 6 fr. 70 c. qu'on paye en France; de sorte que le système qui s'appelle gratuit serait sensiblement le plus cher. Et

(1) C'est-à-dire qu'elle achetait l'or sur le pied de 3 liv. 17 sch. 6 d. l'once à 22 carats, qui est le titre de la monnaie d'or britannique. La maison Rothschild, qui en avait une grande quantité à vendre, ne voulut pas se soumettre à ce prix, et trouva le moyen de faire frapper son or à la Monnaie. Une fois frappé, il fallut bien que la Banque le prit sur le pied de 3 liv. 17 sch. 10 d. $1/2$. Depuis lors, la Banque a adopté le cours de 3 liv. 17 sch. 9 d. (*Enquête de 1837*, déposition de M. Haggard, chef du bureau des matières d'or et d'argent à la Banque (nos 2485 et 2486).

(2) *Enquête de 1837*, nos 339, 340 — 2239, 2240.

(3) Quand il s'agit d'or qu'on apporte au monnayage, la règle est que l'essayeur royal indique jusqu'à la dernière fraction, et que la Monnaie rende le métal exactement. Ainsi, la Banque, qui seule fait monnayer, retrouve bien les fractions que l'essayeur royal avait négligées lorsque les particuliers avaient donné leurs lingots à essayer à celui-ci.

(4) *Enquête de 1837*, témoignage de M. Beckwith, essayeur de la direction de l'Hôtel-des-monnaies, n° 790.

encore, il y a une trentaine d'années, la taxe qui résulte de la manière dont se compte le métal fin à l'essai, était-elle du double, car la partie dont on négligeait les fractions par rapport à la livre, était de 15 grains au lieu de 7 1/2. Il est vrai que l'évaluation que nous venons d'indiquer de 15 pence de profit par livre pesant de métal, est probablement exagérée, car il résulte d'un relevé produit par un des principaux fonctionnaires de la Banque d'Angleterre, à l'enquête de 1837, que du 1^{er} janvier 1817 au 31 décembre 1836, délai qui embrasse plusieurs des années pendant lesquelles la prime due au mode de pesage suivi par l'essayeur royal était double de ce qu'elle a été depuis, la Banque avait gagné de cette manière une somme de 59,263 livres st. sur 12,496,860 onces d'or qu'elle avait achetées, et dont elle avait fait près de 49 millions de souverains. C'est un profit de 12 dix-millièmes (1), ou, par kilogramme, au titre de la monnaie française, de 3 fr. 75.

On a fait remarquer que, si d'une part la Banque avait fait ce bénéfice sur les personnes qui lui avaient vendu de l'or, elle avait perdu une somme qui n'en différait pas beaucoup (43,728 liv. sterl.) dans le même laps de temps, sur les guinées, les demi-guinées et autres pièces d'or qu'elle avait fait refondre, après les avoir reçues du public pour la valeur nominale, quoique le frais les eût sensiblement réduites. Il s'ensuit bien, en effet, que la Banque n'a guère trop perçu du public en masse; mais les personnes de qui elle avait accepté des monnaies faibles ne sont pas les mêmes qui lui ont vendu des lingots: ces dernières font un sacrifice, pendant que les premières reçoivent une faveur. Or, ce sont les premières qu'il y a lieu de considérer ici.

Ce qu'il importe le plus de signaler, c'est que l'organi-

(1) Enquête de 1837. Déposition de M. Marshall, page 169.

sation du monnayage, en Angleterre, respecte moins que celle de la France, la liberté des transactions. La liberté de l'industrie est d'un prix assez grand pour qu'on s'abstienne d'y porter aucune atteinte, à moins d'une nécessité parfaitement constatée.

En outre, l'hôtel-des-monnaies de Londres était caractérisé, à l'époque où se firent les deux enquêtes que nous avons eu occasion de rappeler ici (1837 et 1848), par certains inconvénients qui se perpétuent bien plus dans les régies de l'État que dans l'industrie privée. Ces enquêtes montrent, en effet, un directeur qui ne peut diriger rien, des subordonnés qui se sont peu à peu constitué une indépendance que l'autorité a fini par reconnaître, des ci-devant ouvriers (les monnayeurs) qui se sont organisés en corporation close et, à la faveur du tarif consenti par le gouvernement, se sont fait une véritable opulence. On y voit l'hôtel-des-monnaies de l'État transformé en un atelier privé où le fondeur en titre (*melter*) fait l'affinage pour son compte. Le gouvernement, auquel semblaient pleinement livrés les ateliers monétaires, était si peu le maître à l'hôtel-des-monnaies que, lorsque arrivèrent à Londres les lingots d'argent remis par le gouvernement chinois, après la guerre de 1842, et qu'on voulut les faire affiner pour en retirer une assez forte proportion d'or, il fut impossible de s'entendre avec le fondeur qui exigeait du gouvernement une prime excessive, et ces lingots finirent, en partie au moins, par venir à Paris afin d'y être soumis au départ (1). Les deux enquêtes ont clairement établi que la Monnaie de Londres était un des établissements monétaires qui travaillaient le plus chèrement. Pour une fabrication moyenne de 3 1/2 millions sterling, dont 3 millions en or, la dépense

(1) Enquête de 1848. Rapport du sous-secrétaire de la trésorerie, p. 126.

annuelle à la charge de l'État était de 1,329,000 fr. (52,700 livres sterling) (1), ou, dans la supposition la plus favorable à l'administration, de 1,110,000 fr. (44,038 livres sterling). C'est exorbitant. On a calculé que c'était l'équivalent d'un peu moins d'un demi pour cent sur l'or, et de 2 1/8 pour 100 pour l'argent (2), tous frais à la charge du gouvernement, sans parler de ceux qui grevaient indirectement les particuliers, pendant que, en France, tout ce que payent les particuliers, détenteurs de métaux précieux, se réduit à 2 millièmes pour l'or, 3/4 de 1 pour 100 pour l'argent (3), sans que l'État fournisse rien par delà les frais généraux. Pour achever le tableau des imperfections que présentait, il y a un certain nombre d'années, l'administration de la Monnaie à Londres, dirai-je que les déchets et les soustractions y montaient à 7 dix-millièmes des matières employées (4)?

L'administration monétaire de la Grande-Bretagne appelait donc une réforme complète. La commission administrative qui a fait l'enquête de 1848 a présenté le programme d'une organisation nouvelle avec laquelle serait maintenu le système de la régie de l'État.

Ce projet d'ailleurs changeait notablement l'ancien état des choses. Le maître de la Monnaie serait devenu ce qu'il doit être, le directeur effectif de l'administration. Les opérations étrangères au monnayage auraient été inter-

(1) Sur cette somme, il faut dire que 8,662 liv. sterl. représentent les frais de poursuite contre les faux-monnayeurs qui contrefont beaucoup la monnaie d'argent. En France et partout, ces frais ne sont pas à la charge de l'administration spéciale des monnaies. Mais, en retranchant cette somme, il reste encore 44,038 liv. sterl.

(2) *Enquête de 1848*, page 87 de la première partie du volume.

(3) Les frais généraux sont ou étaient, avant le 24 février 1848, de 320,000 fr. en France, pour l'ensemble des établissements monétaires au nombre de sept. En Angleterre, où il n'y a qu'un seul hôtel-des-monnaies, ils dépassaient 400,000 fr. à la même époque.

(4) *Enquête de 1848*, page 97 de la première partie du volume.

dites dans l'enceinte de l'Hôtel-des-monnaies, et, par exemple, on n'y aurait plus affiné que les métaux destinés à être frappés. Des mesures auraient été prises pour que les particuliers pussent faire réellement monnayer leurs matières d'or, et obtenir des espèces immédiatement ou sous peu de jours; à cet effet, le projet indiquait un arrangement à prendre avec la Banque, afin qu'elle eût toujours prête une quantité de lingots au titre légal, qu'il n'y aurait plus qu'à passer au laminoir, de manière à occuper la Monnaie pendant une semaine au besoin; de cette manière, on pourrait toujours presque aussitôt satisfaire aux demandes, car le nombre des pièces qu'on peut frapper en un jour n'est pas de moins de 250,000, ce qui, en souverains, ferait plus de 6 millions de fr. (1).

Aux États-Unis, la loi recommande au gouvernement une précaution du même genre.

Le projet de réorganisation de l'hôtel-des-monnaies à Londres, tel que l'avait proposé la commission administrative, a été modifié dans quelques-unes de ses parties et puis mis en pratique en 1851, sous la direction de sir John Herschel.

Le changement définitivement apporté à l'ancien état des choses a consisté principalement à centraliser les pouvoirs entre les mains du fonctionnaire chargé de la direction pour le compte de l'État, fonctionnaire qui conserve le titre de maître de la Monnaie. Tous les privilèges que, s'étaient peu à peu attribués les autres employés, le fondeur, l'essayeur, et jusqu'aux ouvriers monnayeurs, ont été abolis. Tous tant qu'ils étaient, ils ont quitté l'établissement et ont fait place à d'autres qui acceptaient une position plus subordonnée. Ils n'ont cependant vidé les lieux que moyennant une indemnité réglée avec bienveil-

(1) Voir dans l'enquête de 1848, la pièce marquée C, pages 85 et suivantes.

lance et générosité par l'administration supérieure (1). En somme, la fabrication de la monnaie est restée, tout comme auparavant, une régie de l'État. Il a cependant été entendu que le maître de la Monnaie pourrait faire effectuer divers travaux à l'entreprise.

Une des particularités de la réorganisation de la Monnaie de Londres, c'est que, pour y faire monnayer des lingots ou autres matières d'or gratis, il faut que l'ensemble de ces lingots ou matières soit d'un titre au moins égal à celui des espèces monnayées, soit 917 millièmes. Au-dessous de ce titre, les matières sont purement et simplement rejetées.

Les frais de toute sorte de l'Hôtel-des-monnaies de Londres, dans l'hypothèse d'un monnayage moyen, ont été réduits, par cette réorganisation, de 11,000 livres sterling (275,000 fr.). Les pensions accordées aux anciens employés qui se sont retirés étant de 8,000 livres (200,000 fr.), cette économie fut, à l'origine du nouveau régime, de 3,000 livres sterling (75,000 fr.) seulement(2), et elle n'atteindra son plein que par le décès des pensionnés.

Malgré la préférence qu'à Londres on a continuée au système de la régie de l'État, disons que le système des directeurs-entrepreneurs concilie heureusement les droits de la souveraineté publique et la fécondité de l'indus-

(1) C'est ainsi que deux des monnayeurs qui avaient, il est vrai, chacun 47 ans de service, ont obtenu une pension viagère de 1000 livres sterling (25,000 fr.), un autre qui n'avait servi que 12 ans a eu moitié de cette somme. Deux apprentis qui avaient servi trois ans sans salaire ont eu une pension de 150 livres sterling (3,750 fr.).

(2) Au sujet de la réforme accomplie à la Monnaie de Londres, on consultera avec fruit un document de 1852, qui est une communication à la Chambre des Communes sous le titre de *Copy of any Reports to show the changes that have been made in the management of the Royal Mint, and its present state*; il porte la date du 17 février.

trie ; il n'est donc point à délaissier. Il est le plus conforme à l'esprit de liberté qui distingue la civilisation moderne.

De nos jours, c'est déjà une assez rude tâche pour les gouvernements que de veiller aux intérêts moraux et politiques des nations, sans qu'ils assument encore une responsabilité comme celle d'une fabrication aussi délicate par sa nature et aussi vaste par ses proportions. Le gouvernement n'est admissible à intervenir dans les opérations de l'industrie qu'autant que, par des raisons tout à fait exceptionnelles, il doit s'en acquitter mieux que les particuliers. Ici cet argument n'existe pas, et, pour que la fabrication des monnaies soit correcte, une simple surveillance, dans le genre de celle que la loi a instituée en France, est bien suffisante.

CHAPITRE IV

La circulation parallèle d'une monnaie dépréciée et d'une monnaie correcte est impossible. Théorème de Gresham.

Il y a longtemps qu'on a observé qu'il est impossible de faire rester ensemble, dans la circulation, de la monnaie bonne et de la monnaie mauvaise, c'est-à-dire n'ayant pas le poids ou le titre voulus par la loi. C'est une remarque qui remonte jusqu'à l'antiquité, et on peut la lire tout au long dans les *Grenouilles* d'Aristophane. La monnaie d'or d'Athènes avait été toujours remarquable par sa pureté, lorsque, au milieu de la détresse causée par la guerre du Péloponèse, on fit une émission d'espèces qui contenaient une notable proportion de cuivre, et qui, par conséquent, n'avaient pas la valeur des anciennes. Cette émission commença l'an 407 avant Jésus-Christ. L'effet de la mauvaise

monnaie fut de faire exporter la bonne ou de la faire remettre au creuset, de telle sorte que la mauvaise resta seule dans la circulation. Il est tout simple, en effet, que, lorsqu'on peut s'acquitter avec neuf parties d'or, par exemple, au lieu d'en donner dix, on s'empresse d'en profiter; or, c'est une faculté de ce genre qui est donnée à tous les débiteurs quand on émet, sous l'ancienne dénomination, des pièces qui contiennent une moindre quantité de fin. Les Grecs donc, du temps d'Aristophane, eurent lieu d'observer que la monnaie altérée faisait fuir la monnaie loyale, et Aristophane, dans sa comédie, y fait allusion dans les termes suivants (1) :

« Nous avons souvent observé que, dans cette ville, on
 « en use envers les bons et honnêtes citoyens comme à
 « l'égard de l'ancienne monnaie auprès de la nouvelle ;
 « car nous ne voulons absolument point nous servir de la
 « vieille monnaie, quoiqu'elle soit sans alliage, et la
 « meilleure de toutes, la seule qui soit parfaitement frap-
 « pée, celle qui partout, chez les Grecs et chez les étran-
 « gers, est jugée supérieure par le son même ; mais nous
 « préférons la monnaie d'airain nouvellement émise, dont
 « le type est fort laid. De même pour les citoyens : ceux
 « que nous connaissons pour être de bonne famille, mo-
 « destes, honnêtes, gens de bien et de probité, formés aux
 « exercices et à la musique, nous les traitons de la ma-
 « nière la plus indigne. Ceux que nous trouvons bons à
 « tout, ce sont des effrontés, des étrangers, des gueux,
 « des fils de gueux, etc., etc. »

Il n'y a pas d'exemple d'une émission de pièces plus faibles en métal fin que les pièces antérieures, qui n'ait eu pour effet la fuite de celles-ci. Pareillement, lorsque la place est au pouvoir d'une monnaie affaiblie et dété-

(1) *Le Théâtre des Grecs*, par le P. Brumoy. Tome XV, page. 102.

riorée par l'usage, si l'on y répand de la monnaie correcte de poids et de titre, celle-ci disparaît presque aussitôt qu'elle a vu le jour, et par la même raison.

Ce fait, dont la théorie rend compte facilement, est tout à fait semblable à ce qui se passe lorsque le marché a été envahi par du papier-monnaie déprécié, et qu'on s'aventure à y lancer des espèces d'or et d'argent avec lesquelles il serait entendu que le papier-monnaie est au pair. A peine ces espèces sont-elles sur le marché qu'elles se précipitent à l'étranger ou qu'elles sont jetées au creuset ; ou bien, s'il en reste dans le pays, elles deviennent l'objet d'un commerce clandestin. Tout le monde sait ce qui s'est passé en France à l'époque des assignats, et en Angleterre à diverses périodes pendant vingt et quelques années à partir du mois de février 1797, époque où la Banque d'Angleterre cessa de rembourser en espèces ses billets au porteur. Aussitôt que les assignats en France et les billets de banque en Angleterre cessèrent d'être au pair avec les métaux précieux, ceux-ci disparurent de la circulation.

Dans des temps encore plus rapprochés, quelques faits du même genre se sont manifestés. On en a un exemple curieux au Pérou. L'affluence des piastres viciées de la Bolivie, dans lesquelles un gouvernement inattentif ou prévaricateur a laissé introduire une proportion d'alliage beaucoup plus forte que celle qu'autorisait la loi, a chassé du Pérou les piastres nationales qui étaient régulièrement fabriquées.

Sir Thomas Gresham donna l'explication du phénomène dans une lettre qu'il adressa à la reine Élisabeth, lorsqu'il eut reçu d'elle la mission de se rendre dans les Pays-Bas pour y négocier un emprunt. Il lui recommandait, comme une conséquence du raisonnement qu'il lui présentait, de retirer de la circulation les espèces altérées

que Henri VIII avait fait frapper. La reine se rendit à cet avis par une proclamation du 27 septembre 1560, en vertu de laquelle les anciennes pièces de monnaie ne devaient plus passer que pour la valeur répondant à leur teneur en métal fin. C'est pour ce fait que quelques personnes, et notamment M. Macleod, dans ses *Éléments d'Économie Politique* (1), désignent sous le nom de théorème de Gresham cette proposition que la bonne monnaie ne saurait circuler à côté de la mauvaise, qui serait investie d'une même valeur légale.

Il résulte de là une difficulté pratique qu'on rencontre toutes les fois qu'ayant laissé la monnaie s'affaiblir en poids par l'usage, on forme le projet de la restaurer par l'émission de nouvelles espèces correctes de poids, et bien entendu de titre. Si l'on ne prend des précautions particulières, on est fort exposé alors à s'efforcer en pure perte, et à voir l'ancienne monnaie, la monnaie usée, rester maîtresse de la place, et la nouvelle jetée au creuset ou enlevée par le commerce d'exportation, si bien que l'entreprise honorable et utile faite par l'autorité n'a pas plus de succès que celle des Danaïdes devant leur tonneau.

Malgré l'expérience que l'Angleterre avait faite du temps d'Élisabeth et antérieurement, malgré l'explication convaincante qu'avait donnée Gresham et ses recommandations expresses, la difficulté se présenta de nouveau plus tard et plongea le gouvernement anglais dans une grande perplexité. Ce fut sous le règne de Guillaume III. Nous avons à ce sujet le récit d'un éloquent historien moderne, Macaulay. Nous allons le laisser parler.

« La restauration fut une époque féconde en expériences et découvertes dans toutes les branches de la science. Il s'introduisit un grand progrès dans la manière de façon-

(1) *Elements of Political Economy*, p. 477, édition de 1848.

ner et de frapper la monnaie. Un moulinet, qui remplaçait d'une manière remarquable la main de l'homme, fut établi dans la Tour de Londrès. Ce moulinet était mis en mouvement par des chevaux. Les ingénieurs modernes le considéreraient sans doute comme une machine faible et grossière ; les pièces qu'il produisait néanmoins passaient pour les meilleures de l'Europe. Il n'était pas aisé de les contrefaire, et comme leur forme était d'une rondeur parfaite, comme, de plus, leurs cordons portaient l'empreinte d'une légende, il n'y avait pas à craindre qu'on les rognât. Les monnaies fabriquées au marteau et celles qui étaient fabriquées au moulinet circulaient ensemble. On les recevait indistinctement dans les caisses de l'État, et, par suite, dans les paiements entre particuliers. Les financiers de cette époque semblent avoir été pénétrés de cette idée que la nouvelle monnaie, qui était excellente, ne tarderait pas à remplacer l'ancienne qui était fort dégradée. Pourtant, il suffit du simple bon sens pour comprendre que, là où l'État traite sur le même pied la monnaie parfaite et la monnaie inférieure, ce n'est pas la première qui exclura l'autre de la circulation, mais bien elle qui en sera exclue.

« Sur le sol anglais, une monnaie rognée était aussi bien admise que la monnaie fabriquée au moulinet, dans le paiement des taxes ou des dettes. Mais une couronne fabriquée au moulinet, dès qu'elle avait été jetée dans le creuset ou qu'elle avait traversé la Manche, acquérait infiniment plus de prix que la couronne rognée.

« On pouvait donc prédire avec assurance, autant du moins que l'assurance est permise quand il s'agit de choses qui dépendent de la volonté de l'homme, que les pièces inférieures resteraient sur le seul marché où elles avaient chance d'atteindre les mêmes prix que les pièces supérieures, et que les pièces supérieures prendraient

la même forme ou s'enfuiraient dans le lieu qui pourrait leur faire tirer quelque avantage de leur supériorité.

« Mais ces considérations si naturelles échappèrent en général aux politiques de cette époque. Ils ne revenaient point de leur surprise que le public fût assez fou pour faire usage de la monnaie inférieure de préférence à la bonne. En d'autres termes, ils s'étonnaient que personne ne voulût payer 12 onces d'argent quand 10 faisaient l'affaire. Le cheval de la Tour continuait à tourner le manège, le moulinet continuait à fournir des charges d'excellente monnaie, et cependant cette monnaie disparaissait aussi vite qu'elle se montrait. On en fondait, on en exportait, on en mettait en réserve des masses considérables, mais on trouvait à peine une pièce nouvelle dans la caisse d'une boutique, ou dans le sac de cuir que le fermier rapportait chez lui de la foire aux bestiaux. Dans les recettes et les paiements de l'Échiquier, la monnaie fabriquée au moulinet n'excédait pas 10 schellings par 100 livres. Un écrivain de cette époque cite le cas d'un marchand qui, sur une somme de 35 livres, ne reçut qu'une seule demi-couronne en argent fabriquée au moulinet. Cependant les ciseaux des rogneurs étaient constamment à l'œuvre. D'un autre côté, les faux-monnayeurs se multipliaient et prospéraient, car plus la monnaie courante était de qualité inférieure, plus on l'imitait facilement. »

Les précautions à prendre en pareil cas sont à peu près les mêmes qui ont été indiquées pour le cas où il s'agit de maintenir la monnaie dans l'état correct. On peut établir que les monnaies anciennes qui restent mêlées à la nouvelle émission, ne circuleront plus qu'en raison de leur poids. On peut encore attribuer aux anciennes monnaies un cours calculé sur la perte moyenne qu'elles ont éprouvée. Le premier expédient est incomparablement le meilleur, il est même le seul bon, pour les

transactions un peu considérables; le second est plus commode pour les achats courants dans lesquels on n'a pas toujours sous la main une balance, et où une petite erreur sur le poids des pièces de monnaie est sans conséquence. On a vu que c'était celui qui avait été adopté en France pour les louis d'or et les écus de 6 et de 3 livres, après qu'on se fut mis à fabriquer les pièces d'or et d'argent du nouveau système, en vertu de la loi du 7 germinal an XI. Le décret du 12 septembre 1810 réduisit les pièces d'argent de 3 et de 6 livres et les louis d'or de 24 et de 48 à une valeur en francs qui était sensiblement au-dessous de ce qu'il eût fallu si leur poids fût demeuré intact.

Un autre expédient à mettre en œuvre consisterait à interdire la circulation des anciennes monnaies, ou du moins à l'empêcher dans la limite où l'autorité peut faire sentir son influence, et par les moyens qu'il lui est permis d'employer, c'est-à-dire en défendant aux receveurs des deniers publics de les accepter en acquit des contributions diverses. Les citoyens de toutes les classes ont si souvent affaire au percepteur ou au receveur qu'une monnaie qui n'a pas son issue de ce côté ne saurait rester dans la circulation. Ainsi démonétisées, les pièces anciennes se vendraient au poids comme des lingots et trouveraient preneur pour leur valeur réelle, sans aucune peine.

CHAPITRE V

De la multiplication des hôtels-des-monnaies dans un État.

De nos jours, avec les facilités que donnent les chemins de fer, il n'y a pas lieu de multiplier les hôtels-des-

monnaies; ce serait multiplier les frais de surveillance et augmenter les chances d'une fabrication imparfaite. En parcourant le rapport final de MM. Dumas et de Colmont, on constate que les hôtels-des-monnaies des départements laissaient plus à désirer que celui de Paris pour l'exactitude du poids et du titre. Il ne faut cependant pas trop en réduire le nombre; ce serait imposer aux parties du territoire trop éloignées une certaine dépense pour se procurer de la monnaie, et dans certains cas heurter des convenances naturelles.

En tout pays, si une certaine portion du territoire offre des mines passablement productives d'or et d'argent, il est conforme à la raison qu'elle ait son hôtel-des-monnaies; pareillement les points principaux d'arrivage pour les métaux précieux de l'étranger. Il convient aussi qu'il existe un hôtel-des-monnaies dans la capitale, sous les yeux du gouvernement et à côté des principales institutions financières.

En Angleterre on peut se contenter d'un seul hôtel-des-monnaies pour les trois royaumes. Cet hôtel unique est nécessairement placé à Londres. Tout l'or qui peut se monnayer dans le Royaume-Uni, vient de l'étranger et la majeure partie arrive par Londres, ou doit s'y rendre parce que Londres est le siège du gouvernement et celui de la Banque d'Angleterre qui est le principal récipient de l'or. Mais chacune des colonies anglaises produisant de l'or a dû avoir aussi au moins un hôtel-des-monnaies. Nous avons eu occasion de signaler les inconvénients qui résultaient de l'absence d'un hôtel-des-monnaies en Australie pendant les premiers temps de l'exploitation des mines d'or de cette contrée.

En France, avant 1837, il en existait douze outre celui de Paris; on réduisit alors les douze à six, et on a proposé de les supprimer tous, de sorte qu'il ne restât plus que ce-

lui de la capitale. Il y a lieu de croire cependant qu'il est bon d'en conserver quelques-uns, d'en avoir un, par exemple, qui soit à portée de saisir les arrivages d'argent de l'Amérique. D'une manière générale, disons qu'un hôtel-des-monnaies est bien placé toutes les fois qu'il est en position de s'emparer d'un des courants qui amènent des métaux précieux dans le pays. A ce compte, l'expérience a montré qu'il était bon d'en conserver un à Strasbourg.

Il y aurait aussi la question de savoir si, pour les colonies françaises, la fabrication des monnaies doit se faire à Paris exclusivement.

Aux États-Unis tout le monnayage se faisait d'abord à Philadelphie. Plus tard, quand on eut découvert des gisements aurifères çà et là dans la longue chaîne des Alléghanys, on jugea à propos d'établir de nouveaux hôtels dans ceux des États où les mines se présentaient le mieux. C'est ainsi que furent érigés les hôtels-des-monnaies de Charlotte dans la Caroline du Nord, et de Dahlonga dans la Géorgie; ils commencèrent à fonctionner en 1838. Un hôtel-des-monnaies était indiqué aussi pour la Nouvelle-Orléans à cause des métaux précieux du Mexique qui arrivaient par ce port. Il a donc été institué à la même époque. De même plus tard, il a été naturel de créer un hôtel-des-monnaies à San-Francisco, à cause des mines d'or de la Californie, dont il eût été trop incommodé d'envoyer les produits dans quelques établissements du littoral de l'océan Atlantique ou du golfe du Mexique.

Enfin, pour la fabrication de ces lingots d'or d'un titre certifié, que les États-Unis répandent dans la circulation, un bureau d'essai a été organisé à New-York, qui est le plus grand des centres commerciaux du pays.

La production des mines d'or des Alléghanys étant fort restreinte, l'activité des hôtels-des-monnaies de Charlotte

et de Dahlonega est extrêmement limitée ; leur existence même n'est aucunement justifiée. En vingt-un ans, de 1838 à 1859, le premier de ces hôtels n'a fabriqué que 1,117,629 pièces de divers calibres, toutes en or, d'un montant total de 4,641,629 dollars, et le second, que 1,333,461 pièces toutes en or, faisant 5,925,914 dollars. C'est insignifiant, et encore une partie des matières employées dans ces deux hôtels provient de la Californie. Dans le même intervalle, la Monnaie de la Nouvelle-Orléans a frappé, tant en or qu'en argent, 82,145,845 pièces, ce qui n'est rien de considérable. Dans une seule année prise au hasard, celle qui porte le nom de l'exercice 1858 (1), l'hôtel de Philadelphie a fabriqué 44,833,766 pièces, or, argent et cuivre ; dans la même année, la Monnaie de Charlotte n'en a frappé que 40,122, et celle de Dahlonega 21,793 ; celle de la Nouvelle-Orléans a atteint le nombre de 10,226,000 (2).

CHAPITRE VI

De la circulation des monnaies étrangères. — La piastre espagnole en Chine.

C'est souvent un moyen de faciliter les transactions que de laisser circuler des monnaies étrangères. Les pays qui n'ont pas d'hôtel-des-monnaies ou qui, s'ils en ont, les laissent sans une activité suffisante, sont forcés de recourir à cet expédient. Longtemps après l'établissement de leur indépendance, les États-Unis n'avaient guère que

(1) L'exercice financier se clôt, pour le gouvernement fédéral, le 30 juin de chaque année. L'exercice 1858 a été terminé le 30 juin 1858.

(2) *The executive documents printed by order of the Senate of the United States*. Seconde session du trente-cinquième congrès, volume 6, page 60.

de la monnaie étrangère et un acte du Congrès réglait à cet effet le cours légal des différentes sortes de monnaies les plus accréditées dans le monde.

Les petits États sont forcés de même d'accueillir les pièces de monnaie de leurs voisins ; c'est ainsi que la Belgique, la Suisse et le Piémont (je parle de l'époque où il était encore seul), étaient inondés de monnaies françaises.

Il y a certaines monnaies dont la bonne qualité est reconnue et qui par ce motif sont admises en fait bien au delà des frontières des États où elles sont émises. Ainsi pour les voyageurs, le ducat de Hollande a été pendant longtemps une ressource fort à la mode, que les aubergistes recevaient avec empressement dans les grandes villes qui attiraient les étrangers. Deux autres pièces d'or, les souverains d'Angleterre et les napoléons partagent aujourd'hui ce privilège.

Dans le monde commerçant, la piastre d'Espagne, pièce d'argent, joue un rôle extrêmement étendu ; on peut dire que, en dehors de l'enceinte des grands États de l'Europe, c'est la monnaie commerciale par excellence.

Dans chaque État les particuliers devraient être laissés libres de déterminer la monnaie qui servirait de base à leurs transactions. C'est une liberté qui devrait leur être laissée, qu'ils pussent choisir, même, s'ils le voulaient, une monnaie étrangère. Il manquera quelque chose aux libertés publiques tant que la faculté de choisir la sorte de monnaie qui soldera leurs comptes n'aura pas été reconnue aux particuliers et ne sera pas réputée inviolable.

Puisque nous sommes sur ce sujet de l'usage des monnaies étrangères, nous joindrons ici quelques renseignements sur la manière dont cet usage est compris dans un empire qui est, sans comparaison, le plus peuplé du

monde et qui n'est pas un des moins industrieux; nous voulons parler de la Chine.

Cette contrée offre en mille sujets le contraste d'opinions justes coudoyant les préjugés d'une routine grossièrement ignorante. Ainsi, à côté de l'idée bien acquise, que les métaux précieux sont des marchandises et que les pièces monnayées, par conséquent, ne doivent circuler que pour leur poids de fin, on y observe ce fait étrange, que le métal argent, qui y joue le plus grand rôle dans les transactions du commerce, soit reçu pour des valeurs fort différentes, par la seule raison de la forme, ou, pour parler plus exactement, de l'empreinte qu'il porte. Ainsi la piastre espagnole, la piastre à colonnes notamment, y est admise pour une valeur proportionnellement bien supérieure à celle d'autres monnaies tout aussi correctement fabriquées, et à celle de l'argent en lingot.

Les gros paiements se faisaient en Chine avec de l'argent en lingots, lorsque, dans le courant du dix-huitième siècle, l'exploitation des mines d'argent acquit un grand développement dans l'Amérique espagnole et particulièrement au Mexique. Ce métal se répandait dans le monde sous la forme des piastres dites d'Espagne, quoiqu'elles fussent frappées dans les Hôtels-des-monnaies de Mexico, de Lima et des autres capitales des possessions espagnoles. Ces piastres uniformes dans leur type, leur poids et leur titre, gagnèrent la confiance des Chinois, et ce fut longtemps la seule monnaie d'argent qu'ils voulussent recevoir. On ne s'est décidé à Canton, écrivait M. Rondot en 1860, à recevoir les piastres du Mexique indépendant que depuis une quinzaine d'années et après bien des difficultés. « La piastre à colonnes, ajoute ce même auteur, reste la seule monnaie qui soit accueillie avec faveur dans les ports et à l'intérieur. Les piastres mexicaines sont acceptées dans les ports. Les

piastres du Chili, du Pérou, de la Bolivie, les roupies de l'Inde, les pièces françaises de 5 francs, les onces d'or d'Espagne, les souverains d'Angleterre sont dépréciés partout. Les fonctionnaires anglais en Chine ont éprouvé pendant plusieurs années, à leurs dépens, les effets de cette dépréciation, le gouvernement ayant payé leurs émoluments en piastres mexicaines, en roupies de l'Inde ou en souverains, et la conversion de ces monnaies en piastres d'Espagne leur ayant occasionné une perte de 15 à 20 p. 100. La piastre à colonnes a, à très-peu de chose près, le même titre et le même poids que les autres piastres américaines...

«...La piastre Carolus, d'une valeur intrinsèques de 5 fr. 42 c. a été payée longtemps 6 fr. 25 c. en Chine et jusqu'à 10 fr. à Chang-Haï... Comme preuve de l'ignorance où l'on est encore, dans l'intérieur de la Chine, de la valeur véritable des monnaies étrangères, nous citerons deux faits contraires : 1° l'ambassade des États-Unis a constaté que la piastre mexicaine, dont il est entré en Chine des quantités considérables, est presque inconnue à Pékin où l'on ne voulait la prendre en 1859 que pour 58 candarins d'argent *Sai-ci* (1), tandis qu'elle passe pour 75 à Chang-Haï ; 2° sir John Bowring s'est assuré, sur le parcours du fleuve Tien-téou, que la piastre mexicaine y est de beaucoup préférée à la piastre Carolus. »

La préférence donnée à la piastre espagnole n'affecte pas seulement les autres monnaies de l'Europe et de l'Amérique, elle se manifeste aussi par rapport aux lingots essayés et poinçonnés, même à ceux d'argent qu'on regarde comme purs, ou argent *Sai-ci*. Une lettre adressée au ministre anglais sir John Bowring par les négociants américains établis en Chine, à la date du 5 novembre 1856,

(1) J'écris ici ce nom selon la prononciation française au lieu d'écrire *Sycee*, selon l'orthographe qui se rapporte à la prononciation anglaise.

porte ce qui suit au sujet de la prime que gagne l'ancienne piastre espagnole, et qu'obtient même la piastre mexicaine par rapport au lingot :

« A Canton, on achète 100 liang (le liang est un poids d'environ 38 grammes) d'argent fin avec 108 liang de piastres mexicaines, et il faut 112 liang de ces mêmes piastres pour faire 100 liang d'argent fin. La prime gagnée par les piastres mexicaines est donc de 4 liang... A Chang-Hai on donne 74 piastres Carolus pour avoir 100 liang d'argent Saï-ci, tandis qu'il faut 112 piastres pour faire 100 liang de cet argent. La prime est donc de 38 liang. »

« Les Chinois, dit encore M. Rondot, n'accordent pas la même valeur à toutes les piastres d'Espagne. Les piastres de Charles IV sont plus estimées que celles de Ferdinand VII; mais dans les piastres de Charles IV, comme dans celles de Charles III, il y en a qui sont plus recherchées que les autres; des lettres monétaires servent à les reconnaître. Il y a même des piastres de Ferdinand VII réputées égales aux bonnes marques de Charles III. La recherche de ces types particuliers est importante dans le commerce, car telle piastre sera prise avec une prime de 10 à 20 pour 100, et telle autre ne sera reçue qu'au pair ou moyennant un escompte plus ou moins fort. »

Ce que ces divers usages ont de contraire à la raison et à la justice n'a pas échappé aux fonctionnaires et à une partie des commerçants chinois. Le gouverneur du Fo-Kien, Lu-Tsiouen-Soun, justement étonné du privilège en vertu duquel les piastres espagnoles jouissaient d'un cours bien supérieur à leur valeur, proposait au gouvernement impérial de fabriquer des pièces exactement semblables, afin de mettre fin à ce privilège qu'il considérait comme contraire à l'intérêt public.

Voici, d'après M. Rondot, le texte même du rapport de ce fonctionnaire chinois :

« Les exemplaires de cette monnaie pèsent 7 tsien 2 fen. Cette monnaie est frappée dans toutes les contrées de l'Europe, et est appelée *fan-ping* et *hoa-pien*, le terme générique étant *yang-t sien*. Chaque pièce ne donne à l'essai que 6 tsien 5 fen d'argent pur. Originellement, une piastre valait un peu plus de 7 tsien ; la valeur s'est élevée graduellement à 8 tsien, et dépasse maintenant 9 tsien. Le peuple ne tient compte ni du titre ni du poids. Cette monnaie est d'un usage très-commode, et tout le monde s'y est accoutumé, de sorte que son haut prix ne diminue pas la faveur qu'elle a acquise. Elle est recherchée non-seulement dans les grandes villes, mais aussi dans tous les villages. On la préfère à l'argent Saï-ci... Ainsi, cette monnaie étrangère, qui ne contient que 6 tsien 5 fen d'argent fin, a cours pour plus de 9 tsien de notre argent fin. Cela est une grande source de profits pour les étrangers, et la cause d'une grande exportation d'argent. La prohibition de l'usage ou de l'importation de ces monnaies serait sans effet. Le plus simple et le plus sûr, ce serait de frapper une monnaie tout à fait pareille.... »

Le gouverneur Lu-Tsiouen-Soun exagérait quand il disait que la piastre espagnole était frappée dans toutes les parties de l'Europe. Il n'est pas douteux cependant qu'il en a été fabriqué en dehors des hôtels-des-monnaies régulièrement institués. La spéculation était trop belle et trop facile pour qu'on ne s'y livrât pas. On ne saurait même affirmer que ce fût une fraude, en ce que les Chinois professent ne rechercher dans la monnaie que la quantité de fin ; or dans les piastres d'imitation qui ont été ainsi frappées, le poids et le titre correspondent exactement à la monnaie espagnole faite sous Charles III et Charles IV dans les Hôtels-des-monnaies de Mexico et de Lima. On manque de données exactes sur ce monnayage clandestin ; on a lieu de croire qu'il a été poussé très-loin et qu'il se

fait aussi en Europe. M. Rondot rapporte que le gouvernement espagnol s'est refusé à le pratiquer, quoiqu'il eût été en droit de se servir des coins de Charles III et de Charles IV. M. Rondot ne repousse pas absolument l'opinion que le gouvernement chinois lui-même ait eu recours à cet expédient. Il donne même comme certain que de pareilles émissions ont eu lieu en Chine avec l'autorisation du gouvernement. Plusieurs tentatives de ce genre ont été faites à Canton, une entre autres en 1854. Sir John Bowring envoya à Lord Clarendon, à titre d'échantillons, quelques-unes de ces piastres, qui furent soumises à l'essai à la Monnaie de Londres; on constata qu'elles valaient les anciennes piastres espagnoles; quant à la forme, l'imitation laissait peu à désirer; mais les Chinois, qui ont l'œil très-exercé, ne confondirent pas longtemps la copie avec l'original et les pièces imitées tombèrent bientôt fort au-dessous de leur valeur réelle (1).

Malgré tous ces écarts de l'opinion et des praticiens, la force de la vérité finira par l'emporter même en Chine. L'usage s'y est déjà introduit, dans le commerce, d'avoir une monnaie de compte, qui est le taël ou once d'argent, à un titre déterminé; ce titre est tout près de 1000 millièmes quand il s'agit des taëls du trésor. L'emploi d'une monnaie de compte bien définie doit faire disparaître toute préférence injustement attribuée à un type monétaire par rapport à d'autres monnaies fabriquées tout aussi loyalement.

(1) Les renseignements empruntés à M. Rondot, dans le présent chapitre, sont extraits de l'article PÉ-KING qu'il a fourni au *Dictionnaire du Commerce et des Marchandises* publié par la librairie Guillaumin.

CHAPITRE VII

De l'uniformité des monnaies dans le monde civilisé.

La monnaie, outre les autres caractères particuliers qui lui sont propres, est une mesure. A ce titre elle rentre, au sein de chaque État, dans le système général des poids et mesures. La diversité des monnaies dans les diverses parties d'un même État aurait de grands inconvénients, il y a longtemps qu'on s'en est aperçu ; c'est pourquoi, chez chaque nation, l'uniformité des monnaies dans toute l'étendue du territoire a été de tout temps l'objet de la sollicitude de l'autorité et du législateur. Il n'y a été dérogé que dans un petit nombre de cas et pour des motifs qui étaient au moins plausibles. Dans le Moyen-Âge, un des plus grands soucis des souverains fut de faire disparaître les monnaies locales que frappaient les différents seigneurs et de bien affermir ce principe, que battre monnaie est un des attributs essentiels de l'autorité royale, ce qu'on appelle un droit *régalien*.

Aujourd'hui que les relations de toutes sortes sont tellement multipliées et se développent avec tant de rapidité entre les différents peuples, l'idée d'un système de poids et mesures, qui soit uniforme pour tous les peuples civilisés, a une opportunité qui chaque jour devient plus évidente. Émise d'abord par quelques philosophes qui faisaient leur métier en devançant l'opinion générale, elle fut adoptée par l'Assemblée Constituante de France en 1790. Le gouvernement royal, en cela imité par les gouvernements révolutionnaires, sollicita le concours des autres cabinets. On obtint, en effet, la collaboration de quel-

ques-uns, ceux avec lesquels on n'était pas en guerre. C'est ainsi que naquit le système nommé décimal ou métrique, dont la supériorité est aujourd'hui bien reconnue, et qui, à l'heure qu'il est, a réuni les suffrages d'un grand nombre de gouvernements dans les deux hémisphères. L'unité monétaire figure dans le système métrique au même titre que l'unité de longueur ou l'unité de poids. Il est donc naturel qu'en adoptant le système métrique, les nations civilisées se rangent sous la loi d'une même monnaie. Ce n'est même pas exagérer que de dire qu'en aucune autre matière peut-être le besoin d'uniformité n'est plus vivement senti : dès l'ancien régime, pour les voyageurs, la variation des monnaies était un ennui et une vexation continuelle ; chaque fois qu'on passait d'un territoire à un autre, on perdait par le change, si bien que celui qui serait entré en Allemagne ou dans l'ancienne Italie avec une certaine somme, et qui l'aurait changée chaque fois qu'il traversait une frontière, serait arrivé à l'autre extrémité tout juste avec rien, en supposant qu'il n'eût rien dépensé pour le transport et l'entretien de sa personne.

Cependant, en adoptant le système métrique, les autres peuples hésitent souvent à comprendre la monnaie dans la transformation qu'ils s'imposent. On voit, il est vrai, les États secondaires se rallier le plus souvent à la monnaie d'un puissant voisin : ainsi la Belgique, la Suisse et le Piémont, avant la formation du royaume d'Italie, s'étaient approprié la monnaie française. De même de grandes confédérations substituent une monnaie commune à la variété des monnaies locales ; la confédération germanique en a offert il y a peu d'années un frappant exemple. Mais tandis qu'il n'a été fait aucune réserve pour l'ancien pied ou l'ancienne livre, lorsqu'un État s'est rallié au système métrique, on voit au contraire des exceptions

stipulées en faveur de l'ancienne unité monétaire. Ainsi la Hollande a conservé le florin plutôt que de prendre le franc. La Confédération germanique qui, pour mesure de poids fédérale, a adopté le kilogramme et qui a décidé en outre que l'unité de poids serait la base de l'unité des monnaies, a gardé cependant deux unités, le florin et le thaler, qui ne sont liées par aucun rapport simple. De plus, elle a résolu le problème, qui au premier abord semble insoluble, de partir, pour la fixation du poids de l'un et de l'autre, du kilogramme ou du demi-kilogramme, et d'arriver à ce résultat qu'aucun des deux ne soit en rapport simple avec le franc. On a ainsi dépensé beaucoup d'art pour aboutir à une conclusion qui ne supporte pas l'examen.

Il est permis de prévoir maintenant que le système métrique deviendra européen, universel. Cette année même (1864), à la suite d'une enquête parlementaire remarquable par l'unanimité des membres du comité quand il s'est agi de conclure, l'Angleterre lui a ouvert son territoire. Elle ne l'a pas rendu impératif, encore moins lui a-t-elle donné l'autorité exclusive sur son territoire. Elle l'a simplement déclaré facultatif, en ajoutant même cette clause, qu'une faveur égale était accordée d'avance à tout système décimal quelconque. Il est digne de remarque cependant que l'unité monétaire portée au système métrique, le franc, est exclue, par voie de prétérition, de l'adoption consacrée par l'acte du Parlement. Mais ce que vient de faire le Parlement est un premier pas après lequel vraisemblablement il y en aura d'autres.

Il semble donc qu'il ne faudrait pas un bien grand effort pour réunir tous les suffrages en faveur d'un système monétaire consistant à frapper des monnaies, soit d'or, soit d'argent, qui fussent d'un nombre rond de grammes et au titre de neuf dixièmes. Dans ce système, le franc

continuerait de subsister, avec cette différence qu'il pourrait, dans certains États, être remplacé par une pièce double (1), ou par une pièce quintuple (2). En ce qui concerne l'or, l'unité serait une pièce entièrement nouvelle. Si elle était du poids de 5 grammes, elle vaudrait, en supposant le rapport de $1 : 15 \frac{1}{2}$ entre les deux métaux, 15 francs 50 centimes; du poids de 10 grammes, elle vaudrait 31 francs. L'adoption par la France de cette nouvelle unité offrirait un avantage précieux, celui de donner à notre nation l'occasion de faire, elle aussi, un changement conforme aux principes, changement que les autres peuples considéreraient comme un bon procédé pour eux-mêmes, et qui leur montrerait une fois de plus qu'en cette affaire la France poursuit non pas un vain succès d'amour-propre, mais bien la satisfaction d'un intérêt universel. La pièce d'or de 20 francs est une erreur dans notre système des poids et mesures, elle est un écart des principes, et de notre part il sera de bon goût et de bon exemple de la répudier.

(1) Assez analogue au florin hollandais et au florin allemand.

(2) Assez analogue à la piastre et exactement semblable à la pièce de cinq francs.

SECTION DIXIÈME

L'exploitation des mines d'Amérique considérée principalement sous le rapport des variations qu'elle a fait éprouver à la valeur de l'or et de l'argent.

CHAPITRE PREMIER

Raisons générales pour lesquelles l'or et l'argent ne donnent pas une mesure bien invariable de la valeur.

Par un côté, par un seul, avons-nous dit, l'or et l'argent ne remplissent le rôle de monnaie que d'une manière imparfaite : ils ne satisfont pas absolument à la condition d'une valeur fixe.

La valeur des choses, on l'a vu plus haut (1), a deux mesures différentes, qui cependant, communément, conduisent en finale au même résultat. L'une, plus générale, mais offrant à l'esprit moins de précision, est le rapport entre l'offre et la demande ; l'autre, indiquée par Ricardo, est plus saisissable, mais ne s'applique pas uniformément à tous les cas ; c'est le montant des frais de production, dans lesquels il faut comprendre : premièrement, par rapport à chaque acheteur ou consommateur, les frais de conduite sur le marché auquel celui-ci va puiser ; c'est en effet là seulement que l'article dont il s'agit est complètement *produit* ; secondement, un bénéfice qui soit raisonnable, c'est-à-dire en

(1) Section IV, chap. 1.

rapport avec le taux usuel des profits dans le pays.

Par rapport aux deux métaux précieux, la formule suivant laquelle la valeur se règle par le montant des frais de production est loin d'être toujours applicable; il y a eu des époques où il s'en fallait de beaucoup. C'était le cas, il y a plusieurs siècles, lorsque l'exploitation des mines était devenue insignifiante; aujourd'hui il y a lieu de croire que, par rapport à l'or au moins, ce n'est pas celle qu'il faudrait admettre.

La formule qui fait dépendre la valeur du rapport entre l'offre et la demande est toujours de mise. La masse offerte sur le marché est extrêmement grande, puisqu'elle se compose principalement de la monnaie *en circulation*, qui, à ce titre, est tout entière à l'état d'offre; la masse demandée est énorme aussi; car cette même monnaie en circulation est à l'état de demande et d'offre en même temps. On peut donc tenir pour certain que, dans les circonstances ordinaires, chez les peuples civilisés, la valeur de l'or et de l'argent est peu sujette à varier pendant le délai qui répond aux transactions habituelles, et même que, d'une année à la suivante et à celles qui viennent immédiatement après, les changements sont très-bornés. On arriverait à la même conclusion, dans les circonstances ordinaires (et ce ne sont pas celles où nous nous trouvons), en partant de la formule qui assigne pour base à la valeur le montant des frais de production; car, ordinairement, pour les mines les plus importantes, considérées non isolément, mais dans leur ensemble, le bloc de ces frais varie peu habituellement, pendant un laps de temps de quelques années.

On n'en est pas moins fondé à soutenir que les métaux précieux ne sont pas d'une valeur fixe; que des accidents politiques et commerciaux peuvent leur faire éprouver des variations très-sensibles; que la découverte de mines

nouvelles ou de réservoirs nouveaux (1) d'or et d'argent, ou l'invention de procédés nouveaux pour l'extraction, ont pu ou peuvent y apporter des changements, non plus d'une courte durée, mais permanents. L'exemple le plus saillant qu'on en puisse citer se tire de ce qui suivit la conquête du Nouveau-Monde par les Européens.

CHAPITRE II

Première période. — De la découverte à l'an 1620.

LE POTOSI.

A la fin du quinzième siècle, l'Europe civilisée ne possédait plus qu'une petite quantité d'or et d'argent. De ce qui en avait existé sous les Romains, une partie, enfouie, avait été perdue; une autre avait disparu en parcelles insaisissables par l'amincissement successif des monnaies et des objets en métaux précieux. Une certaine quantité était allée s'engloutir dans l'Orient, pour solder des marchandises tirées de l'Inde, de la Chine et des îles à épices. Ce que rendait l'exploitation des mines européennes était fort restreint (2). Ce fut dans ces circonstances que Christophe Colomb et, après lui, Cortez et les Pizarre ouvrirent

(1) J'entends par là des trésors qui auraient été patiemment amassés par une suite de souverains, et que des successeurs prodiges, ou des étrangers conquérants, ou des factieux, dilapidant l'épargne nationale, jetteraient brusquement dans la circulation. Nous en citerons plus loin des exemples empruntés à l'antiquité.

(2) M. Jacob estime que l'extraction moyenne des mines de l'Europe, depuis l'an 800 jusqu'à la fin du quinzième siècle, n'a pas excédé 2 millions de notre monnaie; l'extraction n'aurait pas été, à beaucoup près, uniforme pendant cette longue période; elle eût été plus forte à la fin qu'au commencement.

à l'Europe un monde nouveau, riche en mines d'argent et d'or.

Les trésors tant vantés des Incas et de Montezuma, dont s'emparèrent les *conquistadores*, joints à tout ce qu'on avait ramassé dans les Antilles, ne purent modifier notablement l'état des choses; car, on en a la certitude aujourd'hui, ce n'était qu'un médiocre butin, inférieur ou à peine égal à celui que les princes européens avaient exigé quelquefois les uns des autres, pour prix de leur liberté personnelle, vers le même temps. La rançon de François I^{er} diffère peu de celle qu'arracha de l'inca Atahualpa la cupidité de Pizarre, et qui fut la plus grosse prise faite dans le Nouveau-Monde. Celle du roi Jean avait été de plus du double (1).

Mais l'industrie européenne, alors en pleine renaissance, devait bientôt trouver une copieuse récolte de métaux précieux là où, dans leur état peu avancé de civilisation,

(1) Le pillage de Mexico donna, en métaux précieux, une somme évaluée diversement, du poids de 2 millions de francs à celui de 8 millions et demi. L'or réuni pour racheter Atahualpa, dont on a dit qu'il y avait de quoi remplir le temple du Soleil à Caxamarca, ne monterait, d'après l'estimation de Garcilasso, la plus haute de toutes, qu'à 20 millions (j'entends toujours poids pour poids); ce serait moins du tiers d'un mètre cube en or; mais un septième de cette somme était en argent. Le pillage de Cuzco donna 5,911 kilog. (25,700 marcs) d'or, ou environ 20 millions de nos francs. Je trouve dans M. Leber (*Fortune privée au moyen âge*, pages 121 et suivantes) que la rançon payée par saint Louis aux Sarrasins, qui l'avaient fait prisonnier (la captivité de saint Louis est de 1250), fut de 800,000 besans, représentant une masse d'or qui ferait 5 millions et demi de notre monnaie. C'était beaucoup, et pourtant, en cette circonstance, les Sarrasins se montrèrent plus accommodants que le Prince Noir et Édouard III, quand ils tinrent le roi Jean, après la bataille de Poitiers (1356). La rançon qu'exigèrent ceux-ci ferait, poids pour poids, d'après M. Leber, 41 millions de notre monnaie. Celle qu'eut définitivement à payer François I^{er}, après sa capture à Pavie, qui est presque contemporaine de la prise de Mexico et quelque peu antérieure à la conquête du Pérou, fut, poids pour poids, de 17 millions de nos francs.

les Péruviens et les Mexicains n'avaient pu que glaner.

C'est surtout par les mines d'argent que, jusqu'à nos jours du moins, devait se signaler le Nouveau-Monde. Il est indubitable que l'exploitation de l'argent sur le continent américain est antérieure à la conquête. Parmi les présents qu'envoya Montezuma à Cortez pour obtenir de lui qu'il ne marchât pas sur sa capitale, figuraient plusieurs grands objets travaillés, en argent comme en or, que les chroniqueurs de l'expédition énumèrent et décrivent, notamment Bernal Diaz (1). Cependant ce fut principalement de l'or qu'on rapporta d'abord du Nouveau-Monde, et même, tant qu'on était resté dans les îles sans aborder le continent, ce n'avait été absolument que de l'or, dont la moyenne annuelle ne ferait pas 1,500,000 fr. C'est que l'exploitation des mines d'or proprement dites est bien plus simple que celle des mines d'argent, et beaucoup plus à la portée de peuples encore dans l'enfance. Elle se réduit, dans la plupart des cas, en Amérique comme partout, à laver des sables d'alluvion dont une partie est répandue à la surface du sol ou à peine recouverte. On trouve fréquemment des bancs de ces alluvions sur les bords des rivières et même dans leur lit. Dans ces gisements, l'or existe à l'état métallique, en grains ou en paillettes (2). L'argent, au contraire, est en filons (3)

(1) Il est à croire que l'argent provenait des mines de Tasco. Je renvoie, pour le détail de ces présents, à la *Conquête du Mexique*, de M. Prescott, livre II, chapitres vi et viii (tome I, pages 320 et 364 de l'édition de Boston); M. Amédée Pichot a donné une bonne traduction française de cet important ouvrage.

(2) Voir ci-après la section XII, chapitre 1.

(3) Les mines d'argent du Nouveau-Monde sont des filons, dans le sens exact que la science attache à ce mot, c'est-à-dire des masses à peu près indéfinies dans la longueur et la profondeur, et d'une épaisseur passablement régulière, qui coupent transversalement des roches d'une nature toute différente, en plongeant dans l'intérieur de la terre suivant une inclinaison plus ou moins forte.

qui pénètrent dans le sein de la terre et où le métal est combiné avec des substances qu'on n'en sépare pas facilement (1); et puis, la matière argentifère est inextricablement mêlée à d'autres minéraux qui contiennent divers métaux, dont la présence peut compliquer le travail métallurgique. Il y a lieu de croire que le peu d'argent qu'avait Montezuma avait été extrait d'endroits où il était *natif*, c'est-à-dire à l'état métallique à peu près pur (2).

Après que les Espagnols eurent formé leurs établissements dans le Mexique et le Pérou, la scène changea : une impulsion énergique fut donnée au travail des mines d'argent, jusqu'alors très-faiblement exploitées, faute de connaissances mécaniques et métallurgiques. Les mineurs espagnols, dont la réputation datait des temps antiques, vinrent en foule (3) mettre à profit les gîtes mexicains de Tasco, de Sultepec, de Pachuca, de Tlapujahua, dont quelques-uns étaient connus sous Montezuma. De même, au Pérou, des mines de Porco, d'Oruro et de quelques autres, dont on avait gratté les affleurements sous les Incas.

Les mines d'argent de l'Amérique sont remarquables par l'abondance avec laquelle le minerai se présente, et

(1) Le soufre, l'antimoine, l'arsenic et dans quelques pays le chlore. Dans ce dernier cas, le minerai contient aussi de l'argent natif. On a trouvé des blocs de ce mélange, au Chili notamment.

(2) Assez fréquemment, dans les affleurements des filons, les minerais, décomposés par l'action de l'atmosphère, et ayant cet aspect qui les fait désigner au Mexique par le nom de *colorados*, au Pérou par celui de *pacos*, offrent du métal dégagé de ses combinaisons et par conséquent à l'état natif.

(3) Ils y furent, pour ainsi dire, forcés par une ordonnance de Charles-Quint, qui interdit d'exploiter désormais les mines de la Péninsule. Dans la publication de M. Berghaus (*Allgemeine Länder and Völkerkunde*, tome III, page 530), cette ordonnance est rapportée à l'an 1535; c'était quatorze ans après la prise de Mexico et presque immédiatement après la conquête du Pérou.

non par la forte proportion de métal qu'il renferme : au Mexique et au Pérou, il ne tient communément que deux à trois millièmes d'argent (1). Quelquefois c'est moins encore : ainsi, les *pallacos*, rebuts des anciennes exploitations, sur lesquels vivent présentement la plupart des extracteurs du Potosi, n'ont même pas un millième, quelquefois n'en ont qu'un demi ; et ce qu'on tire de la montagne même n'en rend guère qu'un. Mais si en Amérique chaque quintal de minerai ne contient ordinairement qu'une petite dose d'argent, il est facile de se procurer une immense quantité de ce minerai, parce qu'il forme des filons épais de plusieurs mètres. Ce sont vraiment des filons géants. Ceux des mines mexicaines, j'en parle de préférence parce que, plus que les autres, ils ont été visités par des Européens dignes de foi, ont des dimensions que nos mineurs du Moyen-Age n'auraient pas soupçonnées. Celui de la *Biscaina*, qu'on exploite à Real del Monte, a plusieurs mètres de puissance. Le filon nommé la *Veta-Madre*, à Guanaxuato, a rarement moins de 8 mètres, et va quelquefois à 50. Un lit de minerai d'argent de 50 mètres d'épaisseur ! Qu'en eussent pensé les héros qui allaient au fond de la Colchide chercher un peu de poudre d'or ? On a pu exploiter la *Veta-Madre* sur plus de 12 kilomètres de long, quoique les trésors qui y ont été

(1) Je parle ici en général. Quelquefois les affleurements des filons se sont trouvés beaucoup plus riches. Dans la profondeur, il n'est pas rare de trouver des nids ou des parties de filons où la teneur moyenne en argent est considérable ; c'est ce que les mineurs mexicains nomment des *bonanzas* et les Péruviens des *boyas*. Ainsi, dans le district de Guanaxuato, on a vu l'*argent rouge*, combinaison de soufre et d'antimoine avec l'argent, composer la masse entière de filons de plus d'un mètre d'épaisseur. Près de Sombrerete, la famille Fagoaga a tiré en cinq mois, d'un espace de 30 mètres environ, un profit net de plus de 20 millions. Pendant plus de 40 ans, la mine de Valenciana a rendu brut 14 millions et net de 2 à 3, quelquefois le double. Il y a d'autres exemples du même genre.

puisés soient sortis presque uniquement d'un espace de 1,500 à 1,600 mètres, comprenant les concessions fameuses de Valenciana et de Rayas. La *Veta-Grande* de Zacatecas a généralement de 5 à 10 mètres, déduction faite de deux lits de roches stériles qui y sont intercalés. A San Acasio, ce même filon a le double. Plus au nord, dans la concession de Guadalupe y Calvo, le filon sur lequel sont dirigés les travaux se présente avec une puissance moyenne de 7 à 8 mètres, souvent du double.

Au Pérou les filons offrent les mêmes caractères. Les filons des célèbres mines de Pasco, par exemple, seraient, d'après le témoignage d'un savant naturaliste allemand, M. Tschudi, plus puissants encore que le filon de Guanajuato lui-même, où il l'est le plus (1). Au Chili, les filons d'argent que, depuis un certain nombre d'années, on attaque avec une vigueur toujours croissante, dans le département de Copiapo, sont loin d'atteindre ces dimensions colossales. D'après les travaux d'un savant infatigable, M. Domeyko, ils ont même rarement l'épaisseur d'un mètre. Mais si, sous ce rapport, ils sont bien inférieurs aux filons renommés du Mexique et du Pérou, ils l'emportent par la teneur en argent (2).

(1) « On compte à Pasco deux très-remarquables filons d'argent : l'un, la *Veta de Colquirirca*, dirigé presque droit du nord au sud, est reconnu sur une longueur de 2,900 mètres, avec une largeur de 123 ; l'autre la *Veta de Pariarirca*, qui court de l'E.-S.-E. à l'O.-N.-O., et qui coupe le premier, à ce qu'on suppose, précisément sous le marché de la ville, a été exploré sur une longueur de près de 2,000 mètres et une largeur de 114. De ces deux filons énormes se détachent un très-grand nombre de moindres veines, dans toutes les directions, ce qui convertit la masse du terrain en une espèce de réseau argentifère. »

(*Voyage au Pérou*, du docteur Tschudi, chapitre xu.)

(2) Voir les nombreux et bons mémoires de M. Domeyko dans les *Annales des Mines*, t. XX, de la III^e série, et t. IX et XIV de la IV^e, etc., particulièrement celui qui traite de la *Constitution géologique du Chili*, t. IX, p. 365.

Enfin, le nombre même des filons semble pour ainsi dire infini. Prenez une carte du Mexique, par exemple, pointez-y toutes les localités où une mine d'argent a été exploitée, ainsi que celles où des indices ont été signalés ; elles occuperont, avec d'assez faibles solutions de continuité, une ligne droite, oblique à 45 degrés par rapport à l'équateur, du 16° au 30° degré de latitude. C'est un développement de plus de 2,000 kilomètres. Au nord, ce sont les mines des environs de Guaimas, de Batopilas, de Morelos, de Guadalupe y Calvo ; au centre, Guanaxuato ; au midi, ici Tlapujahua, Angangueo, Sultepec, là Pachuca, Real del Monte et Chico (1). Souvent le même filon est reconnu sur de longues distances ; j'ai cité tout à l'heure la *Veta-Madre* de Guanaxuato. Sur cette ligne, à peu près droite, de 2,000 kilomètres, les filons offrent des similitudes frappantes. Ils sont dirigés à peu près parallèlement les uns aux autres, et sont composés presque des mêmes substances. Il semble qu'un de ces déchirements qu'a subis la croûte de la planète à diverses époques, des milliers de siècles avant l'apparition de l'homme, se soit ainsi, à quelque moment, opéré au Mexique suivant cette ligne. Disons plus, un phénomène semblable se serait reproduit, successivement ou simultanément, sur la longueur presque entière de la chaîne des Andes, qui est la plus longue de l'univers (2). Et puis une abondante injection de matières argentifères venues de l'intérieur aura pénétré l'enveloppe pétrifiée du globe ainsi déchirée, et en aura comblé les fissures.

Dans la plupart des mines du Nouveau-Monde, l'argent renferme une petite quantité d'or, que, presque de tout temps, une fois les lingots d'argent obtenus, on en a séparée par l'affinage ou *départ*, lorsqu'elle excédait un cer-

(1) M. Duport a annexé à son ouvrage la carte que je suppose ici.

(2) Elle s'étend sur 14,000 kilomètres environ.

tain point, et qui aujourd'hui peut se retirer avec bénéfice lorsqu'elle ne fait même que quelques atomes (1).

La proportion d'or contenue dans l'argent, toujours faible cependant, varie beaucoup d'une mine à l'autre, et exerce une grande influence sur les profits du mineur. C'est que 1 kilogramme d'or représente 15 ou 16 kilogrammes d'argent. L'argent du Potosi ne contient pas assez d'or pour qu'on l'y recherche. Au Mexique, les mines de Tasco, de Catorce et la majeure partie des filons de Zacatecas en sont presque entièrement dénués. Les filons de Guanajuato et de Guadalupe y Calvo contiennent une proportion d'or très-favorable. Dans les contrées où la sortie des lingots est soumise à une taxe, les lingots aurifères sont ceux sur lesquels s'exerce de préférence la contrebande, qui a pour objet de les exporter sans acquitter les droits ; les documents officiels et les registres des ateliers de départ ne peuvent donc faire connaître la teneur habituelle en or des mines les plus privilégiées. M. Dupont, qui était très-bien placé pour le savoir, dit qu'en 1841 la proportion moyenne pour les districts les plus voisins de Mexico, qui sont médiocrement riches, était de 6 millièmes du poids de l'argent soumis à l'affinage ; mais on sait, par les comptes de quelques compagnies, que l'argent aurifère, obtenu en plaçant du mercure dans les *arrastras*, dont il va être parlé tout à l'heure, en contient jusqu'à 4 et 6 pour 100 de son poids. D'après Humboldt, au commencement du siècle, les mines de Guanajuato rendaient, par le travail qui se faisait à Mexico sur l'argent de cette provenance, 340 à 370 kilog. d'or. En 1839 et 1840, à la mine de Rayas, l'un des établissements de Guanajuato, l'argent considéré manufacturièrement comme

(1) Au commencement du siècle, le gouvernement espagnol ne tenait compte aux mineurs mexicains de l'or contenu dans les lingots d'argent que lorsqu'il y en avait 6 millièmes et 1/4.

aurifère représentait, en poids, 6 pour 1000 de la masse totale des lingots, et, en valeur, l'or formait 1/11 du produit de la mine (1). Aux mines de Guadalupe y Calvo, en 1841 et 1842, la proportion de l'or était environ quatre fois plus forte (2).

Les mines d'argent du Chili ne sont pas aurifères à un degré qui ait donné dans le pays l'idée de séparer l'or des lingots d'argent. M. Domeyko, à qui j'emprunte ce renseignement, dit même que « l'argent provenant du traitement des minerais chlorurés, chlorobromurés ou iodurés (qui sont les plus fréquents au Chili), comme aussi celui qui provient d'amalgames natifs, n'est pas du tout aurifère (3). » C'est, pour les mines d'argent de ce pays, une cause d'infériorité.

Au Mexique et au Pérou, on a exploité et on exploite encore des mines d'or, et le produit de celles-ci formait certainement, il y a soixante ans, et forme peut-être aujourd'hui encore la majeure partie de l'extraction de ces pays en or. Jusqu'à la découverte des gisements de la Californie, les principales mines d'or, proprement dites, du Nouveau-Monde, celles qui ont fourni la plus forte part de l'or américain, ont été celles du Brésil d'abord; celles de la Nouvelle-Grenade étaient au second rang; ensuite celles du Chili; celles du Pérou ne venaient qu'après; le Mexique était le dernier. Mais les mines d'or du Brésil et celles de la Nouvelle-Grenade restèrent sans être grandement exploitées plus d'un siècle après la découverte. Les mines du Brésil n'ont même donné lieu à une exploitation étendue qu'au commencement du dix-huitième

(1) Duport, *Essai sur la production des métaux précieux au Mexique*, p. 235.

(2) *Ibid.*, p. 309 et 322.

(3) *Analyses de divers minéraux du Chili; Annales des Mines*, IV^e série, t. VI, p. 180.

siècle. Celles du Chili ont été exploitées les dernières.

Pendant le second quart du seizième siècle, ce que l'Amérique envoyait annuellement de métaux précieux à l'Europe n'atteignait pas la matière contenue dans 16 millions de nos francs. Tout à coup, en 1545, le hasard fit trouver à un pauvre Indien, conducteur de lamas, qui avait travaillé aux mines de Porco, les mines célèbres que recèlent les flancs d'un pic isolé au milieu des affreux déserts du haut Pérou, le *Hatun Potocchi*, dont, par euphonie, on a fait le Potosi.

Les affleurements des nombreux filons qui traversent cette montagne étaient d'une richesse prodigieuse. La population y accourut, les établissements métallurgiques et les monuments d'une vaste cité s'élevèrent comme par enchantement dans cette solitude inhospitalière.

Une invention fort ingénieuse vint, peu après, seconder admirablement les efforts des aventuriers qui se précipitaient sur les gîtes d'argent du Mexique et du Pérou. En 1557, Medina, mineur de Pachuca, imagina le procédé de l'amalgamation à froid, qui est singulièrement en rapport avec les données minéralogiques et économiques de la plupart des gisements d'argent du Nouveau-Monde (1).

(1) C'est un procédé moyennant lequel l'argent est obtenu sans recourir à une opération longue et coûteuse, le lavage sur un vaste système de tables, et à peu près sans combustible, en employant des doses très-modérées d'un petit nombre d'ingrédients tous empruntés, sauf un seul, à la classe des matières communes. Par une sorte de divination, Medina imagina une méthode de traitement dont la science rend à peine compte aujourd'hui, après que de grands chimistes se sont consacrés à l'étudier. Habituellement l'esprit humain n'arrive aux formules simples qu'en traversant beaucoup de complications; ce pauvre mineur fut plus heureux: du premier coup, il trouva une recette tellement simple, que pendant trois siècles on n'y a presque rien changé. Une fois le minerai trituré et mis en farine, l'opération s'accomplit sans autre appareil qu'un tout petit lavoir et une cloche de bronze, sans autre façon qu'un foulage sous les pieds des hommes ou des mulets, sans autre combustible que celui qui est requis pour calciner une petite dose de pyrite cuivreuse,

Les détails du traitement des minerais d'argent par ce procédé ont du rapport avec quelques-unes des questions que nous aurons à discuter dans le cours de ce volume ; je crois donc devoir les rappeler ici rapidement tels que je les ai observés en 1835. Je ne suppose pas que depuis lors ils aient éprouvé de grands changements (1).

Le minerai est d'abord pilé au bocard (2), puis réduit en farine dans les *arrastras*, bassins circulaires construits en pierre, où le minerai sortant du bocard est placé à l'état de bouillie très-liquide, sur laquelle se promènent en tournant deux ou quatre blocs de pierre dure appelés *voladoras* (3). Ainsi porphyrisé, le minerai est séparé, par dépôt, de l'excès d'eau et ramené à l'état de pâte ; puis il est étendu en gâteaux plats (*tortas*), de 12 à 15 mètres de diamètre et d'une épaisseur de 20 à 25 centimètres, sur

et pour volatiliser le mercure d'un amalgame représentant environ un centième du poids du minerai, où s'est amassé tout l'argent préalablement ramené, par la vertu du procédé, à l'état métallique ; sans autres substances que 2 ou 3 pour 100 de sel ordinaire, 1 à 3 pour 100 de *magistral* (pyrite cuivreuse calcinée), et 3 à 4 millièmes de mercure. Je ne compte de ce dernier métal que ce qui s'en perd ; car il y en a bien quatre fois autant de mis en jeu.

Ce système ingénieux s'applique sans effort à des masses indéfinies. Pour laboratoire, il n'exige rien qu'une aire dallée, où le minerai est étalé et où des mulets et même des hommes viennent piétiner en bandes.

(1) Consulter à ce sujet l'ouvrage de M. Dupont et un mémoire tout récent (1863) de M. Émile Colpaert sur la *Métallurgie au Cerro de Pasco*.

(2) Le bocard est un appareil formé de plusieurs pilons de bois placés verticalement les uns à côté des autres, et terminés à leur extrémité inférieure par une masse de fer. Un arbre horizontal en bois, muni de longues saillies ou *comes*, et qui est mû quelquefois par une roue hydraulique, le plus souvent par un manège à mules, soulève successivement ces pilons, les fait battre sur le fond d'une auge où l'on place le minerai à pulvériser, après qu'il a été concassé à la main en fragments de la grosseur d'une noix.

(3) Au centre de l'auge circulaire s'élève un arbre vertical en bois, ayant deux traverses en croix. Les *voladoras* s'attachent à ces traverses. L'une des traverses dépasse les bords de l'auge assez pour qu'on puisse y atteler de front deux mules qui font tourner l'arbre et les *voladoras*.

l'aire dallée de la cour (*patio*) servant d'atelier. Une *torta* contient, selon les localités, de 50,000 à 75,000 kilog. On y mêle du sel et l'on donne un *repaso*, c'est-à-dire qu'on y fait tourner au galop pendant plusieurs heures des mulets ou des chevaux, au nombre de huit à quinze, selon les dimensions de la *torta* (il y a des contrées où ce piétinement est fait par des hommes). On y met le *magistral* et du mercure, et on donne un nouveau *repaso*. Pendant un intervalle qui, selon la nature du minerai et la saison, varie de quinze à trente jours, et va même à deux mois et à trois quelquefois, on laisse la masse travailler sur elle-même, non sans y aider par des *repasos*. Par des lavages en petit sur une sèbile, on constate le moment où tout le mercure est converti en amalgame solide, ou pour mieux dire non coulant, car c'est alors une matière molle. A ce moment, on verse une nouvelle quantité de mercure, qui, après un nouveau délai d'une douzaine de jours, se transforme de même en amalgame sec. On reconnaît que tout l'argent qui peut s'amalgamer a été absorbé par le mercure, lorsque, en ajoutant encore de celui-ci, au lieu de se coaguler, il reste fluide. Dès lors l'opération est terminée. On lave la pâte de la *torta* dans une cuve en bois ou en pierre (*lavadero*), où on l'agite avec des râteaux tournants que met en mouvement un attelage de mules. Des opérations simples achèvent de séparer l'amalgame des matières terreuses, et il suffit de le chauffer sous une cloche de bronze pour que l'argent reste seul.

C'est bien longtemps après que ce procédé empirique avait réussi que la science chimique en a découvert le secret. Combiné avec le soufre, et à plus forte raison avec l'antimoine et le soufre ensemble, l'argent était inattaquable au mercure; le sel et le *magistral* servent à le dégager de ces combinaisons et à le faire passer à l'état de chlorure; celui-ci, en présence du mercure, dont la *torta*

a été semée, lui cède son chlore, de sorte que l'argent, devenu libre, peut se combiner avec la partie du mercure qui ne s'est pas chlorurée (1).

Dans cette opération, l'on perd toujours une certaine quantité de mercure, non pas de celui qui est passé à l'état d'amalgame, car l'amalgame restitue, par la distillation, son mercure en entier; mais l'action chimique du magistral et du sel fait passer directement une portion du mercure à l'état de chlorure et d'autres combinaisons peut-être, qui restent totalement perdues dans les eaux et les boues. De là une perte accidentelle, variable, inutile au succès de l'opération, inévitable pourtant. Une autre perte, mais celle-là nécessaire, déterminée, fixe, et qui se pourrait calculer, provient de ce que l'argent, une fois chloruré, cède son chlore au mercure, et le mercure chloruré, étant soluble dans l'eau, ne peut plus se ressaisir; en moyenne, cette absorption du mercure est à peu près égale en poids à l'argent qui s'était chloruré. Il est possible aussi, et un chimiste éminent, M. Boussingault, l'a indiqué, qu'il se produise du sulfure de mercure qui demeure dans le *caput mortuum*. Enfin, une petite partie du mercure s'en va mécaniquement dans le lavage. La

(1) Voici par quelle série de transformations l'argent est livré au mercure : au contact du sel (chlorure de sodium), le sulfate de cuivre, qui est l'élément actif du *magistral*, se change en bichlorure de cuivre. L'action du bichlorure de cuivre sur l'argent sulfuré donne naissance à un chlorure d'argent. L'eau chargée de sel, dont la *torta* est imprégnée, a la faculté de dissoudre ce nouveau composé, qui serait absolument insoluble dans l'eau pure, et qui, une fois dissous, est décomposé par le mercure. Les *repasos* ou foulages sous les pieds des mulets ou des hommes sont indispensables, non pas seulement par cette cause générale que l'agitation facilite toute action chimique, mais par un motif particulier : le bichlorure de cuivre n'a point une action énergique sur l'argent sulfuré; c'est uniquement à la surface qu'il le transforme en chlorure d'argent saisissable et décomposable par le mercure. Il faut donc absolument renouveler les surfaces, et c'est à quoi sert le piétinement des hommes ou des bêtes.

proportion de mercure qui disparaît est, en tout, de trois à quatre millièmes du poids du minerai ou d'environ une fois et demie le poids de l'argent obtenu ; de toutes les dépenses de l'opération, c'est la plus apparente.

Pour bien apprécier ce procédé, il faut savoir que le pays est le plus souvent déboisé, en supposant qu'il ait jamais eu beaucoup de végétation arborescente, et, sauf deux ou trois exceptions, dont la principale est aux mines péruviennes de Pasco, l'on n'a pas de combustible minéral pour suppléer le bois. Il faut donc renoncer à traiter par la fusion les montagnes de minerai que donnent ces filons nombreux et puissants, sauf les parties beaucoup plus riches que la moyenne. Par la découverte de Medina, on eut un moyen de retirer l'argent sans feu, en faisant agir du mercure et des ingrédients chimiques du genre le plus commun, le sel, le *magistral*, la chaux (1), sur le minerai réduit en poudre. Ce fut cette invention, trait de génie, qui permit de développer l'exploitation. Autrement on n'aurait su comment utiliser les veines argentifères dont la chaîne des Andes est parsemée (2). Medina fut, pour l'industrie métallurgique, ce que Triptolème avait été pour la culture du sol dans les temps primitifs. Il n'en a pas été récompensé par le moindre signe de reconnaissance, même après sa mort.

(1) On a supprimé depuis la chaux.

(2) La proportion des minerais qu'on traite par l'amalgamation à froid était cependant moindre à l'origine qu'aujourd'hui. Elle devient de plus en plus forte, soit parce qu'on épuise successivement le peu de ressources qu'offrent en combustible les pays de mines, soit parce que les minerais plus riches, qui comportent le traitement par le feu, abondent moins dans les anciennes mines, à mesure qu'on pénètre dans le sein de la terre au-dessous d'un certain niveau. En 1777, les deux cinquièmes environ de l'argent obtenu provenaient de la fonte ; au Mexique, aujourd'hui, c'est du cinquième au sixième ; pour être ainsi traité, le minerai est préalablement mêlé à des matières plombeuses qui facilitent la fusion ; quelquefois il est soumis à l'amalgamation à chaud.

Trente ans ne s'étaient pas écoulés depuis la découverte, que déjà le Potosi donnait, d'après l'estimation la plus modeste, près de 200,000 kilog. d'argent, environ 45 millions de francs, indépendamment de tout ce qui s'en allait en lingots sans payer les droits au Roi. Le total excédait 50 millions et peut-être 60.

Les mines du Potosi sont celles d'où l'on a tiré les plus vastes trésors; en embrassant tout l'intervalle compris entre la découverte et l'époque actuelle, on trouve qu'elles ont fourni en argent, sans or, 6 à 7 milliards de notre monnaie. L'effet produit sur les marchés européens fut bientôt celui d'une inondation d'argent. Le Pérou devint, dans l'opinion des hommes, le pays de la richesse par excellence, et son nom en reste encore le synonyme dans notre langue. Presque en même temps, on mettait en exploitation au Mexique les mines du district de Zacatecas, de Sombrerete, et puis le fameux filon de Guanaxuato, où les travaux datent de 1558. Le Mexique tendait à se mettre au pair avec le Pérou.

Ce qui est aussi essentiel à remarquer ici que la grandeur de la masse de métaux précieux livrée par le Nouveau-Monde à l'Europe, en comparaison de ce que celle-ci en possédait avant 1492, ce qui explique même comment une pareille quantité put trouver des acquéreurs sans que les vendeurs fussent forcés de céder à perte, c'est que l'exploitation des mines présenta en Amérique des facilités inouïes. Les frais de production étant fort amoindris, il fut possible d'échanger avec profit l'or et l'argent contre des quantités beaucoup moindres qu'antérieurement des autres marchandises; autrement l'extraction, au lieu de grandir extrêmement, se fût bientôt arrêtée d'elle-même.

A Paris, par exemple, un hectolitre de blé, auparavant, s'obtenait en échange de 14 à 16 grammes d'argent; pour

se le procurer, il fallut donner successivement en argent le double, puis le triple et, avec le temps, plus encore. Toutes les denrées éprouvèrent de même une hausse analogue dans leurs prix, puisque le prix d'un objet est la quantité d'or ou d'argent contre laquelle il s'échange. Il paraît que le changement se révéla presque subitement après la première moitié du seizième siècle, parce que ce fut à ce moment que tout d'un coup la production de l'argent, qui était en Europe la monnaie la plus courante, devint surprenante d'abondance et de facilité dans le Nouveau-Monde; les affleurements des filons du Potosi étaient d'une richesse exceptionnelle.

Par l'effet de cette baisse de l'argent et de l'or, toute personne dont le revenu consistait en une redevance fixe d'argent ou d'or fut appauvrie. Les débiteurs, en supposant qu'ils eussent un très-long délai pour se libérer ou qu'ils ne dussent qu'une rente, s'acquittèrent avec une quantité de métal qui représentait une quantité de travail ou de jouissances beaucoup moindre que ce qu'on avait pu prévoir à l'origine des engagements. Les fermiers, dans les pays où ils avaient des baux à très-long terme et où ils payaient en argent, firent des profits extraordinaires; ce fut ainsi que, dans la Grande-Bretagne, se forma la richesse d'une fraction du tiers état. Il faut lire dans les récits contemporains le désappointement des uns, la satisfaction des autres, la stupéfaction de tous, car on ne distinguait pas la cause du changement dont on était, selon la position qu'on occupait, la victime ou le bénéficiaire.

M. Jacob (1) a cité, comme un des curieux documents de cette époque, au sujet des métaux précieux, les sermons prêchés par l'évêque Latimer devant le roi d'Angle-

(1) *On the Precious Metals*, t. II, p. 77.

terre, Édouard VI (1), où ce prélat expose, par des exemples tirés de sa propre famille, combien tous les prix étaient transformés, et à quel point les existences de certaines classes en étaient affectées.

Il résulterait de cette pièce que personne alors n'apercevait l'origine de cette espèce de révolution. Le prédicateur se plaint, par exemple, de ce que le fermage payé par son père était monté de 5 livres 6 schellings à 14 livres 2 schellings pendant l'intervalle de 1497 à 1548, sans remarquer que les denrées qu'il récoltait et vendait avaient dû augmenter de prix dans la même proportion. Il s'en prend à l'avidité des propriétaires qui, au contraire, devaient souffrir plus que les fermiers, tant que duraient les anciens baux (2).

Je serais porté à croire cependant que M. Jacob s'est mépris en attribuant aux arrivages de métaux du Nouveau-Monde, et à eux seuls, les faits qui excitent la plainte de Latimer. Probablement il serait plus exact de les imputer, pour la majeure part, à la pratique d'altérer les monnaies, à laquelle s'était livré, à cette époque, Henri VIII, et dans laquelle persévéra un moment son fils Édouard VI. De là nécessairement un grand changement nominal dans les prix, car ceux-ci devaient monter tout juste autant que baissait la quantité de métal fin contenue dans les pièces de monnaie (3). Il est peu croyable qu'en 1548, l'in-

(1) Monté sur le trône en 1547, et mort en 1553. Le plus remarquable des sermons de Latimer est du 17 janvier 1548.

(2) Latimer, dans un de ses sermons, conjure les propriétaires de ne pas hausser le loyer de leurs terres au renouvellement des baux ; il n'en connaît qu'un, dit-il, qui se soit abstenu de demander un plus fort fermage, et il exhorte les Seigneurs de l'auditoire à ne pas le laisser seul comme un phénix.

(3) Dans la monnaie courante de l'an 1548, l'argent fin était diminué dans le rapport de 2,664 à 800, ou de 333 à 100. Pour l'or, l'abaissement était dans la proportion de 150 à 100.

L'augmentation du fermage, signalée par Latimer, était dans le rap-

fluence des mines de l'Amérique se fût fait sentir à ce point qu'un fermage de 5 livres 6 schellings fût monté à 14 livres 2 schellings, c'est-à-dire à près du triple. Elle ne dut agir avec quelque énergie qu'un peu plus tard. C'est l'opinion formelle qu'Adam Smith s'est faite, à la suite d'une analyse détaillée, que, jusqu'en 1570, l'action des mines de l'Amérique sur les prix fut nulle en Angleterre; il est même disposé à penser que, dans l'ensemble de l'Europe, elle avait été jusque-là assez peu sensible (1). Mais, du point de vue où nous sommes ici, peu importe que l'influence des mines de l'Amérique se soit manifestée en Europe un demi-siècle plus tôt ou plus tard. Elle fut très-forte; elle eut des conséquences politiques et sociales, non moins que commerciales; M. Jacob estime que la dépréciation des métaux précieux ne fut pas étrangère aux difficultés dont furent semés les règnes de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}, et qui se résolurent en une révolution sanglante. Une partie des revenus de la Couronne était en redevances fixes d'argent; par l'abaissement de la valeur des métaux précieux, les princes se trouvèrent fort appauvris, et dans un État les embarras financiers sont le prélude de tous les désordres.

La réduction énorme qu'éprouvèrent les frais de production de l'or et de l'argent rend compte de la hausse qui s'est révélée dans les prix. Cependant, pour mieux apprécier le phénomène politique et commercial qui s'est passé à la suite de la mise en œuvre des mines américaines, examinons-le en nous plaçant au point de vue culminant, celui de l'offre et de la demande comparées.

Pour que la diminution des frais de production d'un article agisse sur la valeur relative qu'il a sur le marché,

port de 266 à 100 (Voir Mac-Culloch, *Dictionnaire du Commerce*, article *Coins*).

(1) *Richesse des Nations*, liv. I, chap. xi.

il faut que le rapport entre l'offre et la demande soit changé ; autrement le producteur n'aurait aucune raison de ne pas profiter des anciens cours et de ne pas les perpétuer. Dès l'origine, les arrivages des métaux précieux de l'Amérique trouvèrent l'Europe occidentale dans un mouvement ascendant d'industrie et de prospérité. Les échanges étaient de plus en plus nombreux et actifs entre les États et entre les provinces de chaque État, et réclamaient une plus grande quantité de monnaie en circulation. Les arts utiles éprouvaient la même renaissance que les beaux-arts. La rustique simplicité des premiers âges des monarchies européennes faisait place au goût du luxe, la grossièreté des barbares à l'élégance. Les métaux précieux étaient donc en grande demande, tant pour les monnaies que pour le faste des princes et des particuliers. Aussi quelques-uns des savants qui se sont occupés de déterminer les variations des prix dans ce temps-là, ont-ils remarqué que, pendant le demi-siècle de prospérité qui précéda immédiatement la découverte du nouveau continent, le prix des denrées de première nécessité, et du blé notamment, avait baissé dans une proportion sensible (1) ; circonstance qui s'explique par l'enchérissement relatif des métaux précieux, cet enchérissement étant lui-même

(1) On peut consulter les tableaux du prix des grains en Angleterre, qu'Adam Smith a placés à la suite du chap. xi du liv. I de la *Richesse des Nations* ; on y verra que les prix habituels de la deuxième moitié du quinzième siècle sont moindres que ceux du temps précédent. Les renseignements que donne Dupré de Saint-Maur, pour la France, accusent une différence dans le même sens. On peut considérer le milieu du quinzième siècle comme l'époque où le blé s'échangea contre le moins d'argent : un hectolitre se troquait, à Paris, contre 11 grammes d'argent fin. C'est donc le temps de la plus grande cherté de l'argent. Un peu plus tard, dans les premières années du seizième siècle, sans doute par l'effet de l'exploitation des mines européennes, l'argent valait sensiblement moins. Un hectolitre de blé s'échangeait contre 14 à 16 grammes d'argent fin.

provoqué par un grand développement de la demande.

Après les voyages de Christophe Colomb et la mise en exploitation des mines, pendant un certain nombre d'années, une offre plus grande rencontrant une demande à peu près proportionnée, il n'y avait pas de motif pour que l'or et l'argent baissassent de valeur en comparaison des autres denrées. D'ailleurs, il y a lieu de douter que les frais de production fussent, à l'origine, aussi faibles à beaucoup près, qu'ils le devinrent plus tard, lorsque la prodigieuse mine du Potosi fut exploitée et que Medina eut trouvé son procédé. Enfin les métaux précieux ne se répandaient pas instantanément de leur point d'arrivage, qui était l'Espagne, dans les autres États. On comprend ainsi comment, dans l'ensemble de l'Europe, le prix des grains, c'est-à-dire la quantité d'or ou d'argent qui s'échangeait contre une mesure de blé, autant que le blé peut servir de point fixe, n'aurait éprouvé en moyenne aucun abaissement entre le commencement et le milieu du seizième siècle, et comment en Angleterre, par exemple, la baisse des métaux, ou, ce qui revient au même, la hausse des prix, ne commença que vers 1570.

Mais, lorsque la mine du Potosi eut été quelque temps en pleine activité, et que le procédé de l'amalgamation à froid se fut répandu, l'équilibre se rompit. D'une part, la baisse des frais de production fut bien plus marquée; d'autre part, la quantité offerte excéda tout ce qui pouvait s'écouler aux anciennes conditions, même en ayant égard au progrès de la richesse, du luxe et des arts. Dès lors la valeur relative des métaux précieux descend, ce qui s'exprime par la hausse des prix des autres articles, toutes choses égales d'ailleurs.

C'est l'opinion d'Adam Smith que, sous la pression de la masse toujours croissante qu'on retirait des mines, la baisse des frais de production mit soixante ou soixante-dix

ans à obtenir son plein effet, à dater de 1570, d'où il fait partir, pour l'Angleterre du moins, la hausse du prix des marchandises. Il est fort probable que l'effet fut plus prompt en Espagne (1). Pour la France, Dupré de Saint-Maur est d'avis que le résultat était complet après une cinquantaine d'années (2). Il y eut ensuite partout un temps d'arrêt. Adam Smith le fait dater, pour la Grande-Bretagne, de 1636 ; il pouvait aussi bien dire de 1620. Il cite le prix du blé qui, d'après les relevés authentiques du marché de Windsor, a atteint, pendant les seize années de 1620 à 1636, une élévation qu'il n'a point franchie ensuite, car la moyenne des prix de 1636 à 1700 est sensiblement la même que celle des seize années précédentes. Pour le blé de qualité ordinaire, la moyenne des seize années de 1620 au 1^{er} janvier 1637 a été de 16 fr. 56 c., ou de 74^{fr},52 d'argent fin par hectolitre (1 liv. 19 s. 6 d., le *quarter* de Winchester). De 1637 à 1700, les mercuriales du même marché donneraient, par hectolitre, 35 centimes de plus en moyenne, somme insignifiante (1). En supposant que le blé ait été produit moyennement dans les mêmes circonstances, pendant ces deux périodes, l'une de seize ans, l'autre de soixante-quatre, ou que les variations en plus ou en moins se soient balancées, il restera démontré que les métaux précieux ont eu, sur le marché anglais, la même valeur échangeable, le même pouvoir pendant un grand laps de temps, après le premier cinquième du dix-septième siècle.

Il y aurait bien quelques observations à faire sur le prix moyen de 1637 à 1700. On peut les lire en détail dans la *Richesse des Nations*, et nous les indiquerons dans la suite de cet exposé. Il en résulterait que le prix apparent,

(1) On en verra la preuve plus loin par l'édit de *Medina*, sect. VIII, chap. dernier.

(2) *Essai sur les monnaies*, p. 68.

qui ressort de la cote du marché, est au-dessus du prix réel ; mais Adam Smith considère qu'elles n'infirmant pas la conclusion précédente (1).

Probablement le marché se serait plus vite saturé d'or et d'argent après le milieu du seizième siècle, si l'espace, sur lequel les métaux précieux de l'Amérique se répandaient, n'eût été successivement agrandi par la diffusion de la civilisation et par l'extension du commerce.

Mais, depuis cette époque, il s'est opéré, dans la politique et le commerce des diverses parties du globe, des changements qui se sont poursuivis, avec des caractères divers, jusqu'à nos jours, et qui ont modifié profondément, de manière à l'agrandir sans cesse, la demande des métaux précieux. C'est ce que nous essayerons de montrer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III

Deuxième période. — De 1620 à l'insurrection des colonies espagnoles en 1810.

GUANAXUATO. — LE BRÉSIL.

Dans le courant du dix-septième et du dix-huitième siècle, les diverses circonstances de la production des métaux précieux, et l'importance relative des pays producteurs éprouvent des variations marquées ; d'autre part, une plus grande demande s'en fait, par l'agrandissement du marché général, et un jour vient où la baisse de valeur des métaux précieux reprend son cours ; mais ce n'est qu'après

(1) *Richesse des Nations*, liv. I, chap. xi.

quelque temps. Il est même possible de signaler, dans l'intervalle, un mouvement en sens contraire.

La progression des quantités extraites est continue, particulièrement pour l'argent, et, au sujet de ce métal, la primauté passe du Pérou au Mexique. Vainement on découvrit au Pérou des mines nouvelles, notamment celles de Yauricocha ou de Pasco, où l'abondance du minerai est extrême (1630). Il est vrai que le Potosi ne soutint pas indéfiniment le vif éclat qu'il avait jeté, tandis que le succès des exploitations mexicaines allait toujours en grandissant. Dès la fin du dix-septième siècle, le Potosi rendait moins de 80,000 kilogrammes d'argent, qui feraient 17,667,000 fr.; ce n'était guère plus du tiers de ce qu'on en tirait un siècle auparavant. Il baissa encore un peu pendant les premières années du dix-huitième siècle. Il se releva cependant de 1789 à 1800, de manière à excéder 20 millions de francs. Circonstance plus grave, la mine se présentait graduellement sous un aspect moins favorable, à mesure qu'on pénétrait plus avant dans les entrailles de la terre, de sorte que, toutes choses égales d'ailleurs, les frais de production devaient s'accroître.

Il en était autrement au Mexique : au commencement du dix-huitième siècle, les mines de ce pays ne donnaient encore que 27 millions de francs (1), presque tout en argent ; alors les exploitations de Guanaxuato acquirent un grand développement, et se mirent à renouveler les merveilles des beaux jours du Potosi. En 1775, le Mexique atteignait 85 millions ; en 1788, 107 ; en 1795, 130. Dans cette extraction, l'argent dominait toujours au point d'en former les neuf dixièmes en valeur, d'après le tarif

(1) Je rappelle que le mot d'un franc se traduit par un poids d'argent fin de $4\frac{1}{2}$ grammes. Lorsqu'il se rapporte expressément à l'or, il signifie 29 centigrammes de fin.

actuel de la monnaie française, ou, en poids, 140 contre 1.

Pour l'ensemble du Nouveau-Monde, Humboldt estime que la production moyenne en or et en argent, qui, pendant la première moitié du seizième siècle n'avait été que de 3 millions de piastres, était montée à 11 (58,700,000 fr.) pendant la seconde moitié; l'accroissement est de 267 p. 100. Durant le siècle suivant, de 1600 à 1700, la moyenne annuelle est de 16 millions de piastres, ce qui, par rapport à la période précédente, n'est plus qu'une augmentation de 5 millions, au lieu de 8, ou de 45 p. 100, au lieu de 267.

La supériorité prise par le Mexique sur le Pérou a tenu bien moins à une plus grande abondance des mines et à une plus grande richesse des minerais en général, qu'à un régime politique plus libéral, ou, si l'on veut, à un despotisme plus tolérable, ainsi qu'à un climat plus doux. Les Indiens, qui composent le fond de la population dans les deux pays, étaient mieux traités au Mexique; ils y étaient libres, tandis qu'au Pérou le travail des mines était forcé. La plupart des mines mexicaines sont dans de fertiles contrées, où la vie est facile. Rarement elles sont situées à plus de 2,000 ou 2,300 mètres au-dessus du niveau des mers; celles de Guanaxuato sont dans un délicieux climat. Les mines du Pérou occupent une terre glacée en raison de son élévation extrême, et où les arbres même refusent de croître. On y touche de la main les neiges éternelles. Les abondantes mines de Pasco sont dans les hautes montagnes où le fleuve des Amazones prend sa source, à plus de 4,000 mètres de hauteur. La mine de Gualgayoc est à 4,080 mètres. La mine du Potosi a été exploitée à une hauteur supérieure au sommet du mont Blanc, le roi des Alpes; la montagne du Potosi a 4,865 mètres d'élévation au-dessus de la mer, et 945 au-dessus de sa propre base; le pays qui l'entoure est affreux, aride, inaccessible.

C'est la Sibérie sous l'équateur, la Sibérie sans ses forêts qui offrent au métallurgiste un combustible inépuisable, la Sibérie sans ses plaines aisées à parcourir ; la Sibérie sans ses fleuves majestueux qui y donnent, pendant la belle saison, un système de communication plus commode encore que le traîneau sur les neiges de l'hiver ; la Sibérie sans les étés où l'extraordinaire longueur des jours mûrit rapidement les moissons et procure à bas prix la subsistance de l'homme. Le désavantage permanent, irrémédiable du Pérou, auquel ici il faut assimiler la Bolivie, tient à la difficulté de vivre et de se mouvoir dans la région des mines. Parmi ces districts excessivement élevés au-dessus de la mer et effroyablement escarpés, tout déplacement est un labeur, et toute chose, même la plus commune, est chère. Les frais de production de l'argent en sont grandement augmentés. A la rigueur du climat et à l'âpreté du sol se joignent, pour repousser des mines la population péruvienne, le souvenir de la contrainte qu'on exerçait sous le régime colonial pour l'y faire venir, et le ressentiment d'une oppression impitoyable (1).

Puisque j'énumère les circonstances naturelles par lesquelles l'industrie argentine du Pérou est inférieure à celle du Mexique, je dois noter aussi une certaine compensation : il existe de la houille au Pérou, dans le voisinage du Cerro de Pasco, et notamment à Rancas et à Huallay ; il y existe aussi de vastes tourbières (2). On cite un autre bassin houiller auprès de Chonta, dans un département limitrophe de celui du Cerro de Pasco, celui de Junin où

(1) Le docteur Tschudi a donné des détails sur le traitement que subissaient les Indiens, à l'occasion des mines d'argent, sur les haines qu'on avait ainsi allumées dans leur cœur, et sur l'obstination avec laquelle ils dissimulent l'existence des mines qu'ils connaissent (*Voyage au Pérou*, chap. XII et XVI).

(2) Voir à ce sujet l'écrit déjà cité de M. Émile Colpaert.

l'on connaît des mines d'argent et des mines d'or en roche. M. Bosch Spencer, ancien chargé d'affaires de Belgique dans les États de l'Amérique du Sud, dit, en parlant de ce dernier gîte, qu'il est *immense*, et que la houille y est de *très-bonne qualité* (1). Jusqu'à présent, il ne paraît pas qu'on ait utilisé ces houilles pour la production de l'argent, quoiqu'elles fournissent le moyen de la transformer (2). Le Pérou compte aussi des mines remarquables de mercure à Huanca-Velica, à Chonta et ailleurs.

Pendant que l'extraction des métaux précieux au Mexique recevait cette vive impulsion, d'autres contrées de l'Amérique, notamment celles où l'on avait reconnu des mines d'or, développaient aussi leur industrie minière : il en sera fait mention bientôt. Le Pérou lui-même, pris en masse, ne rétrogradait guère, ou, s'il le fit un moment, quand le Potosi fut en baisse, ce fut pour se porter en avant de nouveau par l'exploitation d'autres mines. La soif de l'or et de l'argent ne cessait de faire émigrer d'Espagne au Nouveau-Monde un certain nombre d'hommes entreprenants, qui y avaient leurs coudees plus franches ou moins gênées que dans la Péninsule, où prévalait un régime ombrageux et restrictif au delà de toute expression.

Le débouché d'une production aussi extraordinaire, eu égard aux temps passés, s'agrandissait successivement, et c'est ce qui permettait à la production de s'accroître encore.

(1) *Statistique commerciale du Chili, de la Bolivie, du Pérou*, p. 336.

(2) Humboldt rapporte (*Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 350), qu'au commencement du siècle, avant les guerres de l'indépendance, il y a eu, à Pasco, des pompes à feu; mais il semblerait qu'elles étaient alimentées par les tourbières du lac Giluacocha, voisin de Pasco, et non par de la houille.

En Europe, non-seulement les pays où la civilisation, la richesse et le luxe avaient déjà pris un bel essor au seizième siècle, poursuivaient le cours de leurs progrès, mais encore d'autres États entraient dans la lice et s'y signalaient. L'Orient de l'Europe était encore barbare vers le milieu du seizième siècle : qu'étaient-ce en effet alors que la Russie et la Prusse qui ont obtenu une si belle place sur la scène du monde pendant le cours du dix-huitième? Le Danemark et la péninsule Scandinave ont continué d'avancer. Enfin l'Amérique, depuis lors, s'est servie à elle-même de marché pour les métaux précieux. Il n'y a pas fallu seulement de l'or et de l'argent, à l'état de monnaie; les progrès du bien-être et plus encore ceux du faste ont été surprenants au Mexique. Du seizième siècle jusqu'au moment où commencèrent les convulsions de la guerre de l'Indépendance, une grande quantité d'or et d'argent y a été convertie en bijoux, en ornements d'église, même en ustensiles de ménage; dans de mauvais gîtes où il trouve à peine à se nourrir, le voyageur qui parcourt le Mexique rencontre des couverts d'argent qui, selon toute apparence, sont fort anciens. Pour avoir été moins brillante, la fortune des autres dépendances de l'Espagne et aussi du Brésil n'a pas laissé que d'être fort remarquable. La période dont nous nous occupons ici n'est pas encore celle où les États-Unis ont couvert de leurs essaims la moitié du nouveau continent, amenant partout, avec leurs mœurs solides et leur amour intelligent pour le travail, un certain luxe qui est élémentaire, mais qui nécessite la présence des métaux précieux en assez grande quantité, parce que tout le monde en a sa part. Cependant ils avaient fait des progrès très-sensibles avant 1810. Leur population se multipliait, et leur richesse se développait dans une proportion plus forte.

Le commerce des Indes et de la Chine, qui n'avait jamais été complètement interrompu, mais qui, pendant quelques siècles, s'était fait péniblement et petitement par l'intermédiaire des Arabes, acquit, après la découverte du cap de Bonne-Espérance, exactement contemporaine de celle de l'Amérique, une splendeur qu'il n'avait jamais eue du temps des Grecs et des Romains. Il reposa, de même qu'à l'époque des Ptolémée ou des Trajan, et qu'à celle de Salomon et de Hiram, sur les bases que l'auteur de l'*Esprit des lois*, les trouvant si anciennes, a supposé devoir être éternelles (1). L'Europe recevait beaucoup d'épices et de drogues, des tissus de soie ou de coton, et enfin du thé en quantité rapidement croissante, et, en échange, elle donnait des métaux précieux, de l'argent principalement et même exclusivement. Mais l'extrême Orient soutira à l'Europe, aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, bien plus de matières métalliques qu'il n'en avait pris à l'Empire Romain au plus fort de sa prospérité et de sa richesse, c'est-à-dire pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Du temps de Pline, c'étaient cent millions de sesterces (2), ce qui, selon les tables placées par M. Dureau de la Malle dans son *Économie Politique des Romains* (3), ferait 2,500,000 fr., et selon une estimation de M. Le-tronne, un peu moins de 2 millions. A l'ouverture du dix-neuvième siècle, Humboldt calculait qu'alors la masse d'argent expédiée annuellement d'Europe en Asie montait à 25 millions et demi de piastres, ou 137 millions

(1) « Les Indes ont été, les Indes seront ce qu'elles sont à présent, et dans tous les temps ceux qui négocieront aux Indes y porteront de l'argent et n'en rapporteront pas. » (*Esprit des Lois*, liv. XXI, chap. 1.)

(2) *Histoire Naturelle de Pline*, liv. XII, chap. xviii.

(3) A la fin du tome 1^{er}.

de francs, ou 612,000 kilogrammes d'argent fin (1).

Ce seraient à peu près les trois quarts de l'argent qu'on tirait des mines d'Amérique. On n'en était arrivé là que par degrés, et, pour l'époque où Humboldt a fait le calcul, on peut considérer cette somme comme un maximum.

Qu'on estime maintenant la quantité d'argent qui se dissipait par la circulation de la monnaie, par la déperdition quotidienne que subissent tant d'ustensiles en argent, ou en plaqué, par les naufrages et les incendies, par les sommes enfouies qui demeurent dans la terre; on comprendra que, à l'égard de l'argent, malgré l'accroissement continu de la production, pendant un long espace de temps après 1620, le surplus de demande aura permis aux mineurs des colonies espagnoles de placer à des conditions convenables tout ce qu'ils parvenaient à extraire.

Quant à l'or, la présomption est qu'il en aura été de même, à plus forte raison, parce qu'il se produisait en bien moindre proportion que l'argent.

Par cet ensemble d'aperçus on est induit à tenir pour plausible cette opinion que, sur le marché européen, la valeur échangeable ou le pouvoir de l'argent aura cessé de décroître pendant un certain délai, depuis 1620 environ jusqu'à une époque qui reste à déterminer.

Pour mieux savoir qu'en penser, il est utile de s'enquérir de ce qu'a pu être le prix du blé pendant cet intervalle, en prenant, pour les comparer, les moyennes d'une

(1) Savoir :

Par le cap de Bonne-Espérance.....	17,000,000 1/2 de piastres.
Par la voie du Levant (une partie restant dans le Levant même).....	4,000,000 —
Par le midi de la Sibérie, ou le nord de la Chine.....	4,000,000 —
TOTAL.....	25,000,000 1/2.

certaine suite d'années. Adam Smith l'a fait pour l'Angleterre, Dupré de Saint-Maur pour la France. Les relevés que le premier a puisés dans le *Chronicon preciosum* de l'évêque d'Ély, Fleetwood, et dans des documents postérieurs, indiquent, nettement même, que par rapport au blé, l'argent, au lieu de s'avilir, s'est sensiblement enrichi. Telle mesure de blé (1), qui, pendant un premier espace de vingt années, de 1646 à 1665, s'était vendue 2 liv. 17 sch. 5 d., s'est donnée moyennement, de 1726 à 1745, pour 1 liv. 19 sch. 8 d., ce qui suppose une baisse du blé ou une hausse de l'argent de 31 pour 100. Selon Dupré de Saint-Maur (2), le setier de Paris, qui pendant la période décennale de 1595 à 1606, répondait à cinq onzièmes d'un marc d'argent fin, ne valait plus, de 1732 à 1743, qu'un tiers de marc. C'est une baisse du blé ou une hausse de l'argent dans le rapport de 21 pour 100.

En présence de résultats semblables, Adam Smith avait bien raison de dire, à l'époque où il écrivait la *Richesse des Nations* (3) : « L'opinion qui représente l'argent
« comme éprouvant dans sa valeur un abaissement con-
« tinu semble donc n'être point confirmée par l'obser-
« vation, quand on se rend compte des prix successifs du
« blé et d'autres provisions (4). »

Au sujet de cette variation, Adam Smith et Dupré de Saint-Maur font remarquer que, vers le milieu du dix-huitième siècle, l'Angleterre et la France jouissaient de

(1) Le vieux *quarter* de neuf boisseaux de Winchester, qui ferait 3 hect. 17.

(2) *Essai sur les Monnaies*, p. 68.

(3) La publication s'en fit en 1776.

(4) *Richesse des Nations*, liv. 1, chap. xi. Le raisonnement d'Adam Smith s'applique à une période terminée en 1764. Il reconnaît qu'à partir de là le prix du blé monte pendant une dizaine d'années; il l'attribue à une suite de mauvaises récoltes.

la tranquillité intérieure, au lieu qu'auparavant elles avaient été désolées par la guerre civile. Les guerres de religion avaient duré, en France, de 1560 à 1628, date de la prise de la Rochelle, et la révolution d'Angleterre, où Charles I^{er} fut décapité, est de 1648. Il est probable que cette substitution du calme et de la sécurité à la fureur des discordes intestines favorisa les travaux agricoles et l'abondance des récoltes, et contribua ainsi au bon marché des grains (1).

Pour l'Angleterre en particulier, Adam Smith rappelle que, en 1689, on avait institué une prime à l'exportation des grains, qui eut pour effet d'encourager la culture et, selon quelques personnes, de provoquer l'abondance et par suite le bon marché. Mais n'est-il pas plus probable, ainsi qu'il le dit, que cette faveur, en déterminant une forte exportation des grains, empêcha habituellement les cours de tomber aussi bas qu'ils l'eussent fait dans l'état naturel des choses? Ce serait donc plutôt une cause de cherté, sauf les temps de disette où des lois spéciales interdisaient momentanément l'exportation et faisaient profiter le pays de l'extension qu'avait reçue le labourage.

Un autre fait qui est particulier à l'Angleterre, et qui avait dû donner au cours des grains une fausse apparence d'élévation pendant la dernière moitié du dix-septième siècle, est rappelé par Smith. La monnaie en circulation était usée; le frai, en 1695, se trouva énorme. Lowndes, un des financiers les mieux informés du temps, estimait qu'il allait jusqu'à 25 pour 100. Comme la monnaie ne passe que pour ce qu'elle est, en pareil cas les prix devaient être nominalement surhaussés d'autant. Dans la période qui vient d'être signalée, de 1646 à 1665, une

(1) En Angleterre, les années 1648 et 1649 avaient été marquées par une grande cherté des grains; les saisons pouvaient en être une cause suffisante.

partie du mal devait être consommée déjà, et les prix avaient dû s'en ressentir, c'est-à-dire être nominalement élevés. Dans la période de 1726 à 1745 la monnaie anglaise, grâce à la refonte faite par Guillaume III, était plus correcte qu'à la fin du dix-septième siècle. Reconnaissons-le cependant, il s'en faut de beaucoup que, de 1646 à 1665, la monnaie anglaise ait offert la détérioration qu'il l'affecta quarante ans plus tard.

En somme, il faudrait étrangement torturer les faits pour leur faire dire que la valeur vénale du blé, exprimée en argent, n'avait pas diminué, vers le milieu du dix-huitième siècle, en comparaison de ce qu'elle avait été cent ans auparavant, ou, en d'autres termes, que l'argent n'eût point, par rapport au blé, vers 1750, une valeur plus grande que celle qu'il avait eue vers 1650.

En embrassant un très-long intervalle de temps, près d'un siècle et demi, Dupré de Saint-Maur déclare qu'en France les grains n'ont pas *tout à fait suivi l'augmentation des espèces* (1). De son côté Smith, comparant, non plus vingt ans du dix-septième siècle à pareil intervalle dans le dix-huitième, mais le bloc tout entier des soixante-quatre premières années du dix-huitième à celui des soixante-quatre dernières du dix-septième, trouve que le blé a été à meilleur marché, dans le second espace, de 21 pour 100.

Il y a plus d'un motif de croire que, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, l'argent tendait à enchérir, ou, ce qui revient au même, qu'on le retirait plus difficilement des entrailles de la terre. C'est la pé-

(1) *Essai sur les Monnaies*, p. 68.

C'est-à-dire que, à mesure que le souverain avait altéré la monnaie en augmentant le nombre de livres qu'on taillait dans le marc, le blé avait paru enchérir, mais non pas en proportion de l'avilissement de la livre.

riode pendant laquelle l'approvisionnement annuel fourni par l'Amérique à l'Europe a présenté la moindre augmentation proportionnelle. Pendant ce laps de temps, l'expédition annuelle, d'Amérique en Europe, des deux métaux réunis, ne surpasse celle de l'intervalle précédent que de 6 millions et demi de piastres ou de 41 pour 100 (1), malgré l'ardeur que ne cessaient de déployer les colons espagnols à la recherche des métaux précieux, malgré les moyens d'action que leur donnaient les profits antérieurs. Et encore, dans cette production additionnelle de 6 millions et demi de piastres, l'or fait-il la majeure partie; c'est en effet l'époque où l'extraction de l'or se développe au Brésil.

Un autre incident de l'histoire des métaux précieux en Amérique est de nature à confirmer cette opinion. Les frais d'extraction, proprement dits, se grossissaient d'un impôt que les cours d'Espagne et de Portugal, suivant en cela la politique du temps, avaient mis sur la production des métaux précieux. Peu après le début du dix-huitième siècle, la cour de Madrid, vivement sollicitée de réduire cet impôt, y consentit. Il est à supposer qu'elle y fut déterminée en partie parce qu'il lui fut démontré que les frais d'exploitation s'étaient aggravés. La plupart des mines alors en activité étant épuisées dans la région la plus voisine de la surface, il fallait y aller chercher le minerai plus avant dans le sein de la terre, et on l'en retirait d'autant plus chèrement que les procédés mécaniques en usage parmi les mineurs de l'Amérique espagnole étaient plus grossiers; et puis, pour plusieurs des mines, une même quantité de minerai contenait, à cette distance de la surface du sol, une moindre proportion de métal, car c'est un caractère à peu près général parmi les filons argentifères

(1) *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 428, 429 de l'édition de Paris, 1827.

des Andes, qu'ils offrent des zones d'inégale richesse, et que communément ils s'appauvrissent après une certaine profondeur (1).

Cette considération ne fut probablement pas la seule en vertu de laquelle la cour de Madrid se décida à se relâcher d'une partie de ses prérogatives fiscales; elle reconnut peut-être que le droit perçu sur l'argent extrait des mines, par son exagération, encourageait l'exportation clandestine; mais cet argument n'exclut pas l'autre. Le fait est que le droit éprouva alors une notable réduction. Jusque-là c'était le *quint* ou le cinquième du produit brut (2); le Trésor prélevait un marc d'argent ou d'or sur chaque poids de cinq marcs obtenu. Il s'y joignait l'*un et demi pour cent*, le droit d'essai, le droit de seigneurage à la Monnaie. En 1723 au Mexique, en 1736 au Pérou, le *quint* fut mis à moitié; l'*un et demi pour cent* fut réduit à 1 pour 100 pour les Mexicains.

Nous arrivons ainsi au milieu du dix-huitième siècle. A partir de là s'ouvre une phase nouvelle; le blé enchérit, ou plutôt l'argent recommence à baisser. Le mouvement se prononce bientôt avec énergie et il continue jusqu'à l'ouverture du dix-neuvième siècle. On peut regarder

(1) La loi d'après laquelle la richesse des filons varie selon la profondeur n'a rien d'absolu et n'est point la même dans les différentes contrées. Mais ce qui est général, c'est que la zone favorable est restreinte. Au Mexique, selon M. Duport, elle est le plus ordinairement comprise entre la profondeur de 100 mètres et celle de 350. Au Chili, selon M. Domeyko, les filons argentifères, coupant successivement plusieurs séries de couches de terrain superposées, s'y présentent très-diversement, riches dans l'une, pauvres dans la suivante. C'était déjà un fait généralement constaté pour les mines en filons; mais au Chili la variation est extrême, de l'abondance à la stérilité, et elle n'empêche pas celle qui est du fait de l'approfondissement même de la mine (Voir le *mémoire* de M. Domeyko, dans les *Annales des Mines*, IV^e série, t. IX, p. 363.

(2) Selon Solorzano, jusqu'en 1504, la part que s'était réservée la couronne avait été la moitié de l'extraction.

comme le prix moyen de l'hectolitre de blé, qualité ordinaire, en 1750, dans la Grande-Bretagne, 13 fr. 43 c., ou 60^{gr},43 d'argent fin; en France, 10 fr. 67, ou 48 grammes d'argent fin (1). Quand on a franchi le milieu du dix-huitième siècle, on voit le blé monter par degrés sur la plupart des marchés, et il garde cette allure de toute part, jusqu'à la fin de la période que nous envisageons ici. Si l'on observe le mouvement en France et en Angleterre, on trouve que des deux côtés il a le même caractère.

Quand Lavoisier compose, vers 1780, sa *Richesse Territoriale*, dont l'extrait fut imprimé en 1791 par ordre de l'Assemblée Constituante, il y porte le prix moyen du blé, toutes qualités confondues, à 15 fr. 20 c. par hectolitre, ou 68^{gr},40 d'argent fin (24 livres le setier). Le prix de 11 fr. 41 c. (18 liv. le setier) ou 51^{gr},34 d'argent fin, lui paraît un prix très-bas, résultat d'une suite non interrompue de bonnes récoltes (2). Après 1790, le blé finit par monter, chez nous, jusqu'à ce que le cours moyen soit d'environ 20 francs ou 90 grammes d'argent fin. En Angleterre, les moyennes décennales indiquées par Mac Culloch (3), d'après les livres du collège d'Eton pour le mar-

(1) En moyenne, pendant les soixante-quatre premières années du dix-huitième siècle, l'hectolitre de blé, de qualité ordinaire, s'était vendu, en Angleterre, sur le pied de 13 francs 43 cent. ou 60 grammes 43 d'argent fin (32 schellings le *quarter* de huit boisseaux de Winchester, *Richesse des Nations*, liv. I, chapitre xi); ce serait 34 schellings et demi le *quarter* actuel, dit impérial. A Paris, le blé, qualité supérieure, valait, selon Dupré de Saint-Maur, 12 francs l'hectolitre (18 livres 12 sous 9 deniers, le setier de Paris); en évaluant, comme Adam Smith, le blé ordinaire à un neuvième seulement de moins que le blé de choix, ce serait, pour cette seconde sorte, 10 francs 67 cent., ou 48 grammes d'argent fin. C'est ce qui résulte de la moyenne des dix années de 1732 à 1742, telle qu'elle est consignée dans l'*Essai sur les Monnaies*, p. 33. Je fais abstraction de la petite différence entre la livre d'alors et le franc.

(2) Lavoisier, *Richesse territoriale de la France*, chap. iv. *Collection Guillaumin*, tome spécial, pag. 596.

(3) Addition à la *Richesse des Nations*, d'Adam Smith.

ché de Windsor, à partir de 1745, ont une marche ascendante dont la régularité est aussi parfaite que le permet la variation des saisons dans un cycle qui n'est que de dix années. Rapportées à l'hectolitre, ces moyennes sont :

De 1745 à 1755	14f,87	ou	66 $\frac{21}{100}$	grammes d'argent fin.
1755 1765	17,58		79 $\frac{11}{100}$	—
1765 1775	22,96		103 $\frac{11}{100}$	—
1775 1785	21,30		95 $\frac{11}{100}$	—
1785 1795	24,29		109 $\frac{11}{100}$	—
1795 1805 (1)	36,27		163 $\frac{11}{100}$	—

Pour le dernier de ces intervalles décennaux, il est évident, par le saut brusque qu'il présente, qu'on doit considérer le prix correspondant comme une anomalie. Le blé fut enchéri alors, en Angleterre, d'une manière extraordinaire par la pauvreté inaccoutumée des récoltes, par la guerre qui gênait l'arrivage des grains étrangers; il le fut par l'accroissement de la population, de l'urbaine surtout, par rapport à l'étendue du territoire. De ces causes diverses, les premières sont accidentelles; la dernière est, pour cette époque-là, spéciale à l'Angleterre. Il convient donc de faire abstraction de ces dix années, en ce qui concerne la Grande-Bretagne; elles donneraient une idée exagérée du phénomène que nous constatons ici.

De l'ensemble des faits qu'offre l'histoire du prix des grains à partir du milieu du dix-huitième siècle, on est autorisé à conclure que, de cette époque au commencement du siècle actuel, la valeur de l'argent, par rapport au blé, a beaucoup baissé. On peut estimer qu'elle s'est réduite de moitié.

(1) Voici ces mêmes prix par quarter impérial de 2 hect. 91.

De 1745 à 1755	11. 14 s. 4 d.
1755 1765	2 0 7
1765 1775	2 13 0
1775 1785	2 9 2
1785 1795	2 16 1
1795 1805	4 3 9

Un changement analogue s'est accompli pour l'or, mais sur des proportions un peu moindres.

L'explication du phénomène réside dans la diminution des frais de production des métaux précieux, et cette diminution même n'a pu provenir que de l'une ou de l'autre des causes suivantes, ou plutôt de leur action combinée. On aura mis la main sur des gîtes plus riches et mieux situés que ceux auxquels s'étaient attachés les mineurs, pendant la période antérieure; l'art d'exploiter les mines et de traiter les minerais se sera perfectionné; ajoutons que diverses charges fiscales ou mercantiles, qui grevaient l'industrie des mines d'argent ou d'or, auront été réduites.

De 1750 à 1810, au Mexique, le filon de Guanaxuato, qu'on exploitait depuis longtemps déjà, a rendu des trésors plus abondants. D'autres exploitations très-fructueuses ont été ouvertes aussi dans divers gisements mexicains. A Zacatecas, le filon nommé la *Veta-Grande*, travaillé alors par le célèbre mineur Laborde, s'est montré l'un des plus productifs du Nouveau-Monde.

Après 1750, ou, plus exactement, après 1770, l'extraction des mines mexicaines s'éleva rapidement du simple au double, ce qui, en pareille matière, est un indice à peu près certain de la richesse supérieure acquise par les gisements. On le voit par le tableau suivant (1) :

Moyennes décennales officielles de l'or et de l'argent extraits des mines du Mexique, et monnayés à Mexico de 1690 à 1809.

		A	B
De 1690 à 1699	4,387,134 piastres.	
1700 1709	5,173,103 —	
1710 1719	6,574,703 —	
1720 1729	8,415,322 —	
1730 1739	9,052,973 —	
1740 1749	11,185,504 —	10,812,485 piastres.

(1) Les chiffres de la colonne A ont été obtenus avec le tableau cité dans la *Nouvelle-Espagne* de M. de Humboldt, t. III, p. 300. Ceux de la colonne B, qui sont un peu différents, ont été formés avec les résultats consignés dans l'ouvrage de M. Dupont.

		A			B
De 1750	1759	12,574,960 piastres.		12,921,984 piastres.
1760	1769	11,282,886 —		10,711,506 —
1770	1779	16,518,173 —		17,517,254 —
1780	1789	19,350,455 —		19,340,356 —
1790	1799	23,108,021 —		23,108,028 —
1800	1809	22,320,306 —		22,628,571 —

Les mines de Guanaxuato ont contribué plus que les autres à ce progrès rapide.

Dès 1766, elles donnaient plus d'argent que le Potosi, et, en 1803, elles avaient plus que doublé leur produit de 1766. Une circonstance déjà mentionnée, qui, au point de vue industriel, a donné au filon de Guanaxuato un grand avantage sur le Potosi, c'est que l'argent qu'on en extrait renferme de l'or en proportion très-appreciable, et à lui seul cet or est déjà un beau bénéfice.

De toutes les mines du district de Guanaxuato, la Valenciana est celle qui a exercé le plus d'influence ; les travaux n'y ont commencé qu'en 1760.

C'est un fait acquis à l'histoire que les grands profits des mines mexicaines sont de 1750 à 1810. On en a le témoignage éclatant par les magnifiques constructions qui se sont élevées alors au Mexique ; ce sont plusieurs villes d'une grande beauté, comme Guanaxuato qui parvint rapidement à 80,000 âmes ; ce sont des usines monumentales comme celle de Regla ; ce sont les palais et les temples dont s'est embelli Mexico ; c'est l'admirable chaussée qui de la Vera-Cruz conduit jusqu'au couronnement du plateau mexicain.

En même temps que la nature favorisait davantage le mineur américain, il s'aidait lui-même par une application mieux entendue des règles de son art, par quelques perfectionnements du procédé métallurgique, et le gouvernement l'assistait par des réductions de charges. Les extracteurs d'argent opéraient mieux au Mexique qu'au Pérou. La substitution des mulets aux Indiens piétineurs,

pour le foulage des *tortas* sur l'aire dallée du *patio*, amena, après 1780, une économie dont le Mexique profita plus que le Pérou (1).

La diminution de prix du mercure, que le gouvernement espagnol accorda successivement, et qui fut un peu plus forte pour les Mexicains que pour les Péruviens, exerça aussi quelque influence. La commodité plus grande de s'approvisionner du mercure dont on avait besoin eut plus d'effet encore. La diminution des droits sur les métaux précieux produits, qui avait été consentie en 1723 et en 1736, et qui, dans les premiers temps, n'avait servi qu'à prolonger un peu l'existence d'établissements en décadence, dut aussi agir sur les prix comme une cause d'abaissement.

On a, jusqu'à un certain point, la mesure des facilités nouvelles, en tout genre, qu'offrit l'extraction des métaux précieux dans les mines du Nouveau-Monde à cette époque, et de l'habileté que les mineurs mirent à en profiter, par l'accroissement même que la production éprouva de 1750 à 1803. Ce qui s'expédiait d'Amérique en Europe monta à 35,300,000 piastres, au lieu de 22,500,000, chiffre moyen de 1700 à 1750. C'est un surplus de 12,800,000 piastres, ou de 57 p. 100. On se rappelle que la période semi-séculaire de 1700 à 1750 n'avait présenté qu'une augmentation de 6 millions et demi de piastres.

(1) Dans l'origine, le foulage était fait par des hommes ; quelques-uns des mineurs péruviens les remplacèrent par des chevaux, et c'est de là que l'emploi des bêtes pour le foulage (*repaso*) passa au Mexique. Cette amélioration ne remonte, pour le Mexique, qu'à 1783. Don Juan Cornejo en apporta l'idée du Pérou. Le gouvernement lui accorda un privilège dont il ne jouit pas longtemps, et qui ne lui valut qu'une somme médiocre. Les frais d'amalgamation ont sensiblement diminué depuis que l'on n'a plus besoin d'employer ce grand nombre d'ouvriers qui se promenaient pieds nus sur des amas de farines métalliques. Dans plusieurs des mines du Pérou, le foulage par les hommes a persisté. M. Tschudi l'a vu encore en usage à Pasco, dans une partie des établissements.

tres, ou de 41 p. 100, sur la période formée du dix-septième siècle tout entier.

Le grand accroissement qu'on remarque pendant l'intervalle de 1750 à 1803, et qui se soutient jusqu'en 1810, n'est pas du fait de l'argent seulement. L'or y est pour une bonne part. C'est le beau temps du Brésil en particulier, du Brésil qui a rendu près de la moitié de l'or de toute l'Amérique pendant la période qui nous occupe en ce chapitre. Les mines brésiliennes furent à leur apogée pendant l'intervalle de 1752 à 1773. Ce qui payait les droits alors allait de 6,400 à 8,600 kilogrammes ; à cause de la contrebande, qui était très-grande, on en a conclu que l'extraction réelle devait être d'environ 12,000 kilogrammes (41 millions de francs). Moins considérable, l'extraction de l'or de la Nouvelle-Grenade eut, à la même époque, plus d'importance qu'auparavant. On peut en dire autant de celle du Chili. Pour le Brésil, et probablement aussi pour le Chili, on doit croire qu'on rencontra alors des gisements d'or d'une richesse supérieure, car depuis lors, on a, dans l'un ou l'autre pays, délaissé les mines d'or, au Brésil pour la culture des denrées tropicales, au Chili pour les mines d'argent et de cuivre.

On peut donc regarder comme démontré : 1° que par rapport à la valeur du blé, estimée elle-même par des moyennes embrassant d'assez longs délais, la valeur de l'argent et celle de l'or, après être demeurées stationnaires depuis 1600 ou 1620, selon les divers pays qu'on envisagera, jusque à la fin du dix-septième siècle, s'élevaient sensiblement relevées, de sorte que la même quantité de blé se donnât pour un moindre poids d'argent, pendant la première moitié du dix-huitième siècle ; 2° que, une fois au milieu du siècle, le flot a pris la direction opposée ; l'argent et l'or se sont mis à baisser de nouveau, par rapport au blé, et c'est ainsi que le dix-neuvième siècle

s'est ouvert avec des prix du blé doubles environ de ceux du milieu du dix-huitième siècle, et à peu près sextuples des prix de l'an 1500 à l'an 1550 ou 1570.

Le dernier changement est-il venu des métaux précieux ou du blé ? Est-ce l'or et l'argent qui ont baissé, ou le blé qui a haussé pendant la dernière période ? De ces deux thèses, la première me paraît incomparablement la plus juste : on a vu les raisons qui autorisent à croire que les frais de production de l'argent ont diminué de 1750 aux premières années du dix-neuvième siècle. Indiquons les motifs qu'on a de supposer qu'au contraire la valeur du blé a dû rester à peu près la même. Le blé a continué de se produire à peu près dans les mêmes conditions pendant ce demi-siècle, excepté en Angleterre, où, vers la fin de la période, il y a eu des raisons, autres même que l'accident de plusieurs mauvaises récoltes, pour que le prix du blé montât. Et c'est ainsi qu'à l'égard de l'Angleterre en particulier l'enchérissement est bien plus fort : il procède de deux causes au lieu d'une. Sur le continent européen, les terres nouvelles qu'on a mises en culture étaient encore de la même qualité que celles où la charrue s'exerçait auparavant ; l'agglomération des populations urbaines était modérée ; l'industrie manufacturière se développait lentement, et autour des rares foyers manufacturiers la culture faisait plus de progrès qu'ailleurs. La viabilité du territoire, jusque-là fort mauvaise, s'est visiblement améliorée, mais plus particulièrement après 1750 qu'auparavant, en Angleterre, en France et sur le reste du continent, et c'est une cause qui tend de plus d'une façon à faire baisser la valeur du blé ou à l'empêcher de monter.

Je suis fort éloigné de contester l'influence que des récoltes insuffisantes peuvent exercer sur le prix des blés, et la possibilité qu'il y ait, à certaines époques, une série

de mauvaises années qui aggrave les moyennes tirées des mercuriales. L'apologue des vaches maigres qui se suivent, comme au surplus les vaches grasses, est de tous les temps et de tous les pays. Cependant, malgré l'autorité de M. Tooke, il me semble plus que difficile d'admettre que l'inégalité des récoltes donne l'explication d'un fait tel que l'enchérissement éprouvé par le blé pendant le dernier tiers ou la dernière moitié du siècle dernier, et maintenu jusqu'à nos jours.

Le tableau suivant montre ce qu'était à l'ouverture du dix-neuvième siècle la production totale de l'Amérique, en or, et en argent, et comment elle se sous-divisait entre les différents pays.

Production annuelle des mines d'or et d'argent de l'Amérique à l'ouverture du dix-neuvième siècle.

PAYS DE PROVENANCE.	ARGENT.		OR.		VALEUR totale PAR PAYS en francs.
	POIDS en kilogram.	VALEUR en francs.	POIDS en kilogram.	VALEUR en francs.	
Mexique.	537,512	119,446,000	1,609	5,542,000	124,988,000
Nouvelle-Grenade. ...	"	"	4,714	16,237,000	16,337,000
Pérou.	140,478	31,217,000	782	2,694,000	33,911,000
Buenos-Ayres (1).	110,764	24,614,000	506	1,743,000	26,357,000
Bésil.	"	"	3,700	12,744,000	12,744,000
Chili.	6,827	1,517,000	2,807	9,669,000	11,186,000
TOTAUX.	795,581	176,794,000	14,118	48,629,000	225,523,000

On peut donc estimer que, à la fin du siècle dernier et au commencement du siècle actuel, l'Amérique fournissait 800,000 kilogrammes d'argent fin, qui feraient 177,800,000 fr. et 14,100 kilog. d'or qui, au taux de la monnaie française, donneraient 48,600,000 fr. C'est un total de 225 ou 227 millions de fr. A la même époque, l'Europe

(1) La vice-royauté de Buenos-Ayres comprenait, depuis 1778, les provinces argentifères du haut Pérou, actuellement appelé Bolivie.

ne rendait que 53,000 kilog. d'argent et, d'après l'évaluation la plus probable, 1,050 kilog. d'or; c'est 15 ou 16 fois moins d'argent et 13 fois moins d'or. Et encore la production de l'Europe, à la fin du dix-huitième siècle, excédait-elle le point où elle était quand le nouveau continent fut découvert.

CHAPITRE IV

Troisième période. De 1810, où éclata la guerre de l'Indépendance, jusqu'à la découverte des mines d'or de la Californie.

L'esquisse précédente nous conduit jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle. A quelques années de là, une crise violente, qui ébranla le nouveau continent, exerça sur l'exploitation des mines une influence désastreuse.

La guerre civile qui éclata dans toutes les colonies continentales de l'Espagne en Amérique, peu après l'invasion de la métropole par les armées de l'empereur Napoléon, eut pour effet de paralyser l'industrie des mines. La production rétrograda immédiatement, selon les localités, de moitié, des deux tiers, des trois quarts. Quelques-unes des mines les plus importantes, comme la Valenciana, du district de Guanaxuato, furent complètement noyées. C'est ainsi que le Mexique n'a rendu en moyenne, de 1810 à 1825, que 65 millions environ (dont plus des neuf dixièmes en argent), au lieu de 120 à 130. Ce chiffre est une moyenne; au fort de la guerre civile, quand, par exemple, la ville de Guanaxuato était occupée par l'armée de Hidalgo et baignée de sang, la production était bien moindre. Lorsque la paix eut été signée en Europe, et que Fer-

dinand VII fut rentré en possession du trône d'Espagne, les troubles de l'Amérique ne furent amortis qu'un instant. Le cri de l'indépendance avait retenti du Rio-Bravo del Norte jusqu'à la Terre-de-Feu; l'indépendance devait être consommée. La lutte recommença donc bientôt avec un nouvel acharnement jusqu'à ce que le drapeau de l'Espagne eût disparu du continent américain. Alors une espèce d'ordre revint dans les ci-devant colonies transformées en républiques, et l'exploitation des mines fut reprise définitivement. Les capitaux anglais vinrent y chercher de l'emploi sur une grande échelle, mais avec peu de discernement. Cette restauration de l'industrie métallurgique du Nouveau-Monde peut être rapportée à l'année 1825.

Depuis lors, la production de l'Amérique s'est graduellement relevée. En 1848, date à laquelle ont été découvertes les mines d'or de la Californie, elle n'avait pas encore repris son ancien niveau, quant à l'argent, qui, en valeur, a primé de beaucoup l'or, jusqu'à cette époque, dans l'extraction américaine. On était peu à peu remonté jusqu'à 700,000 kilog. d'argent, ce qui est encore un huitième de moins que l'ancien rendement. Pour l'or, il y aurait plutôt eu de l'augmentation : de 14,100 kilog. on était arrivé à plus de 15,000 (1). En monnaie française, ce serait 155,903,000 fr. d'argent, et 52,407,000 fr. d'or, et pour les deux métaux réunis 208 millions (2). Voilà où l'on en était, quand les mines de la Californie se sont annoncées au monde avec tant d'éclat.

Pendant cette période, les arts de l'Europe ont eu plus

(1) Une partie de cette augmentation de l'or doit être attribuée aux progrès de l'affinage à Mexico et dans les autres ci-devant colonies espagnoles : on y effectue le *départ* sur beaucoup de lingots d'argent qui auparavant n'étaient affinés qu'en Europe.

(2) Voir le tableau ci-après, dans ce chapitre.

de facilité pour pénétrer dans les contrées métallifères de l'Amérique, car, tant que la domination espagnole y a subsisté, l'accès en était resté rigoureusement interdit aux Européens autres que les sujets de Sa Majesté Catholique. Les capitaux anglais étant venus s'employer à l'exploitation des mines, il semble que les mécanismes usités dans la Grande-Bretagne, ainsi que les méthodes pour la préparation mécanique des minerais, par lesquels l'industrie des mines se recommande sur l'ancien continent, auraient dû les suivre. Mais la force d'inertie des habitants, leurs préjugés, et différentes circonstances propres à l'état social et politique du pays, au climat, au caractère même des mines, ont opposé à l'esprit d'innovation une résistance extrême. Le capital raréfié, dans la plupart de ces jeunes républiques, par la guerre et l'anarchie, et en outre au Mexique par les mesures qu'une jalousie funeste avait dictées au gouvernement indépendant (1), a manqué aux exploitants, malgré le subside que fournirent les capitalistes anglais en 1825. Au Pérou, notamment, les mineurs ne trouvent des capitaux qu'aux conditions les plus onéreuses. Le docteur Tschudi expose que plusieurs des extracteurs de Pasco travaillaient, à l'époque de son voyage (1838), avec des fonds que leur avaient prêtés des habitants de Lima, au taux de 100 à 120 pour cent par an (2).

On n'est pourtant point sans tirer quelque parti, au Mexique, au Chili, dans les lavages d'or de la Nouvelle-Grenade, au Pérou même, de ce que la science moderne a révélé aux Européens, et des applications heureuses qu'ils ont faites de la théorie. Mais il semble que, depuis la reprise des travaux jusqu'à l'an-

(1) Une loi, qui fut mise à exécution avec rigueur, exila du Mexique, peu après la conquête de l'Indépendance, tous les natifs d'Espagne. Ils partirent emportant des capitaux considérables.

(2) *Voyage au Pérou*, chap. XII.

née 1848, dans la plupart des districts métalliques, les mines d'argent n'aient pas offert un degré de richesse qui fût égal à celui qu'elles présentaient auparavant. Les mineurs ont eu mauvaise chance, comme dans la première moitié du dix-huitième siècle. De là d'abord peu d'encouragement pour celui qui aurait voulu innover en grand. De là encore, ce qui importe surtout ici, un obstacle à ce que les frais de production diminuassent, et à ce que la valeur de l'argent pût baisser sur le marché.

Le détail, par pays, de ce qu'était l'extraction annuelle de l'Amérique, en 1848, année de la découverte des mines d'or de la Californie, est indiqué dans le tableau suivant.

Production annuelle, par pays, des mines d'or et d'argent de l'Amérique, au moment de la découverte des mines de la Californie (1).

PAYS DE PROVENANCE.	ARGENT.		OR.		VALEUR totale PAR PAYS en millions de fr.
	POIDS en kilogram.	VALEUR en francs.	POIDS en kilogram.	VALEUR en francs.	
Etats-Unis.....	*	*	1,800	6,200,000	6,200,000
Mexique.....	461,047	102,454,000	3,696	12,731,000	115,185,000
Nouvelle-Grenade.....	4,887	1,086,000	4,954	17,064,000	18,150,000
Pérou.....	150,000	33,333,000	750	2,583,000	35,916,000
Bolivie.....	52,044	11,563,000	444	1,529,000	13,092,000
Bésil.....	*	*	2,500	8,611,000	8,611,000
Chili.....	33,592	7,463,000	1,071	3,689,000	11,152,000
TOTAUX.....	701,570	155,903,000	13,215	52,407,000	208,310,000

A cet instant de la découverte des mines d'or de la Californie, instant qui clôt tout naturellement une période, la production de l'Amérique, depuis l'origine, en métaux précieux pouvait être estimée à 122,050,724 kilogrammes

(1) Nous prenons ici, à l'égard du Mexique, le produit de 1845, comme le type de l'extraction.

Pour le Pérou, la publication de M. Bosch Spencer, chargé d'affaires de Belgique dans l'Amérique du Sud, *Statistique Commerciale*, pag. 8 et 334, nous a porté à augmenter le chiffre admis jusqu'ici par divers auteurs et ailleurs par nous-même.

d'argent, faisant 27 milliards 122 millions de francs, et 2,910,977 kilogrammes d'or valant au change des monnaies françaises, 10 milliards 26 millions de francs ; valeur des deux métaux réunis : 37 milliards 148 millions. Le détail par pays est présenté dans le tableau suivant.

Production totale des mines d'or et d'argent de l'Amérique, par pays, jusqu'à la découverte des mines d'or de la Californie en 1848.

PAYS DE PROVENANCE.	ARGENT.		OR.		VALEUR totale PAR PAYS en millions de fr.
	POIDS en kilogram.	VALEUR en millions de fr.	POIDS en kilogram.	VALEUR en mill. de fr.	
Etats-Unis.....	"	"	22,125	76	76
Mexique.....	61,985,522	13,774	389,269	1,341	15,115
Nouvelle-Grenade....	259,774	58	566,748	1,952	2,010
Pérou.....	58,765,244	13,059	340,393	1,172	14,231
Bolivie.....	"	"	1,342,300	4,623	4,623
Bésil.....	1,040,184	231	250,142	862	1,093
Chili.....					
TOTAUX.....	122,050,724	27,122	2,910,977	10,026	37,148

La quantité de l'un et de l'autre des métaux précieux qui a été fournie par l'Amérique a été l'objet des recherches de divers auteurs, parmi lesquels le plus illustre est Humboldt. Dans le tableau précédent je me suis beaucoup servi de ses travaux ; ils ont été ma base principale d'opération. Je crois devoir ajouter sur ce point qu'un statisticien plus moderne, M. J. T. Danson a produit une estimation dont on peut lire les détails dans le Journal de la Société de Statistique de Londres (*Journal of the Statistical Society of London*, année 1851, page 11 et suivantes). Il en résulterait que, jusques et y compris l'année 1848, l'Amérique aurait fourni une masse d'or et d'argent qui composerait aujourd'hui 1,592,504,000 livres sterling, ou 40 milliards 51 millions, savoir :

Argent, 1,143,597,000 livres st., ou 28 milliards 761 millions de francs, ou 129,427,000 kilogrammes ;

Or, 448,907,000 livres st. ou 11 milliards 290 millions de francs, ou 3,278,000 kilogrammes.

Sur quoi l'Europe aurait reçu 1,483,577,000 livres sterling, ou 37 milliards 312 millions de francs.

Le calcul de M. Danson excède celui que j'ai soumis au lecteur d'une forte somme, près de 3 milliards. La différence porte principalement sur l'extraction postérieure à 1803.

Si, pendant l'espace de temps qui nous occupe dans ce chapitre, l'Europe avait dû continuer à expédier à l'Asie autant d'argent qu'au début du dix-neuvième siècle (1), il ne lui en serait guère resté pour elle de tout ce que l'Amérique lui fournissait annuellement. Elle n'en aurait eu à peu près que la petite quantité qu'elle produisait elle-même. Le rapport de l'offre à la demande serait devenu différent en Europe; les métaux précieux, l'argent du moins, auraient dû y enchérir, et, par conséquent, les prix des choses auraient fini par baisser visiblement dans les contrées où ce dernier métal est l'étalon monétaire.

Mais de nouveaux faits se sont produits, qui ont modifié cette tendance : un grand changement qui, à la vérité, a été d'assez courte durée, s'est manifesté dans les envois de métaux précieux de l'Europe vers le Levant et l'Orient.

On a trouvé d'autres marchandises que l'argent à envoyer dans l'Inde et la Chine. Pour l'Inde, ce sont les produits des manufactures britanniques, et surtout les articles en coton (2). Pour la Chine, qui s'accoutumait

(1) Ici je suppose exacte l'évaluation faite par Humboldt de ce qui s'exportait en Asie, au commencement du siècle.

(2) Il y a un demi-siècle, l'Inde exportait beaucoup d'étoffes de coton. Selon M. Mac Culloch (*Dictionnaire du Commerce*, article *Calcutta*), pour la seule présidence du Bengale, de beaucoup la plus importante des trois dont se compose le territoire de la Compagnie, la moyenne des cinq années qui précédèrent 1819, avait été de 1,260,736 liv. sterl. (31,830,000 fr.). En 1842, c'était tombé à 17,629 liv. sterl. (450,000 fr.),

moins aux articles manufacturés de l'Occident, c'est l'opium, dont le commerce a servi d'occasion à une guerre mémorable par la conséquence qu'elle a eue, de préparer le renversement des barrières séculaires derrière lesquelles la politique soupçonneuse et arriérée d'un gouvernement en décadence tenait isolés du reste du monde 500 millions d'hommes industriels. Malgré la progression des masses de sucre, d'indigo et d'autres articles intéressants que l'Inde fournissait à l'Europe, malgré l'approvisionnement croissant de thé, que notre Occident ou du moins la race anglo-saxonne tirait de la Chine; malgré les denrées coloniales et les épices que les archipels asiatiques, et particulièrement Java et les Philippines, ont envoyées, en proportion de plus en plus forte, aux consommateurs européens et américains, la quantité d'argent qui s'expédiait de l'Occident dans l'Orient lointain a été en baissant d'une manière presque continue à partir de 1825 environ jusqu'en 1848 et un peu au delà. Déjà peu d'années après l'ouverture du dix-neuvième siècle, elle était fort au-dessous de l'estimation faite par Humboldt. Il résulte de documents anglais de 1833 que depuis quelque temps la balance du commerce entre l'Europe et l'Asie tendait à se renverser, et que de certaines quantités d'argent et d'or refluait du grand Orient vers l'Europe. M. Jacob en avait déjà fait la remarque pour le commerce

par l'effet de la supériorité des manufactures anglaises. C'est que l'Angleterre renvoie, à l'Inde, ouvré, en tissus ou en fils, le coton brut qui, en partie, lui vient de l'Inde. La valeur déclarée des articles en coton, que l'Angleterre expédie dans les possessions de la Compagnie, s'élevait déjà, en 1841, à 3,872,186 liv. sterl. (97 millions de fr.). La moyenne de 1844-1845 est de 4,501,802 liv. sterl. (113,900,000 fr.). (Voyez le volume sur l'Inde dans la grande collection de M. J. Macgregor, p. 157). C'est plus que la moitié de l'exportation des produits anglais dans l'Inde, pour cette époque. Cette exportation a été toujours croissant, on le verra plus loin.

qui passe par la Sibérie (1). C'est aux dépens de la Chine qu'avait lieu cette modification des tendances commerciales consacrées par le temps; je veux dire que c'est cette vaste contrée qui, au lieu de recevoir de l'argent, en rendait.

Après 1830, la sortie des métaux précieux de la Chine devint très-manifeste. M. Morrison, dans son *Guide commercial en Chine*, estime que, de 1830 à 1834, l'exportation des métaux précieux du Céleste-Empire a été environ huit fois plus grande que l'importation. Pour 1836, M. MacCulloch évalue l'exportation à plus de trois millions de piastres, tandis que l'importation aurait été de moins d'un million. Un autre écrivain anglais, M. Thom, calcule qu'en 1842, l'importation étant d'un million de piastres, l'exportation aurait excédé onze millions (2).

Autrefois les Chinois semblaient répugner à se dessaisir au profit des étrangers, de leur argent saï-si (lingots de métal pur), quoique, au dire des voyageurs, ils soient exempts du préjugé, si enraciné dans notre Occident, qui fait considérer les métaux précieux avec une prédilection particulière : à leurs yeux, c'est une marchandise semblable aux autres. Depuis qu'ils se sont pris d'un goût prononcé pour l'opium, ils donnent avec empressement leur argent, malgré les obstacles suscités par la cour de Pékin. Ce commerce s'est agrandi extraordinairement. D'après les renseignements qu'a bien voulu me communiquer M. Natalis Rondot, la vente de l'opium, qui n'était, avant 1830, que de quelques milliers de caisses (de 5,000 à 7,000), était montée, vers 1848, à 42,000, et cet article se payait presque entièrement en argent. A 3,500 fr. la caisse, on

(1) *On the Precious Metals*, t. II, p. 320.

(2) Voir *Étude pratique du commerce d'exportation de la Chine*, par MM. I. Hedde, Ed. Bernard, A. Haussmann et N. Rondot, délégués commerciaux, revue et complétée par M. N. Rondot, pag. 19.

peut évaluer que c'était une somme de 147 millions. Déduisant un dixième qui était soldé par des acquisitions diverses, et un autre dixième environ qui l'était en traites à recouvrer sur les États-Unis, il restait 117 millions qui s'exportaient de Chine presque uniquement en argent métallique. En outre, une somme de 35 à 40 millions était donnée par les Chinois, en sus des marchandises qu'ils fournissaient, pour solde d'articles européens.

M. Rondot estimait à 50 ou 60 millions de francs la somme d'argent, en piastres espagnoles, mexicaines, péruviennes et chiliennes, et en roupies, qui était importée annuellement en Chine, vers 1848 ; ce n'était pas la moitié de l'exportation.

Il est à remarquer que l'argent sortant de la Chine se rendait, ainsi qu'il le fait encore, non dans l'Europe, mais dans l'Inde.

L'Inde, elle, n'a jamais cessé d'absorber une quantité plus ou moins notable d'argent. L'argent et l'or y sont plus recherchés, pour les besoins du luxe et pour le monnayage, que dans la Chine où, à proprement parler, l'or n'est pas employé dans le service des échanges et où les riches évitent d'afficher leur opulence par le faste extérieur. Les relevés commerciaux ont constamment dénoté, pour l'Inde, une importation de métaux précieux supérieure à l'exportation, quoique de plus en plus l'introduction des marchandises britanniques ait tendu à réduire la quantité de métaux précieux que l'Europe jette dans l'Inde ou qu'elle lui fait fournir par la Chine, en retour de l'opium. Quant à l'or que l'Inde importe, car l'Inde tire de l'or de l'étranger, outre celui qu'elle recueille sur son propre territoire, c'était, à l'époque dont nous parlons, un produit des archipels asiatiques. Les mines de l'Australie, d'où elle en reçoit présentement, n'étaient pas même soupçonnées alors.

En même temps que l'Europe semblait pas à pas graviter vers une situation où elle aurait cessé d'avoir besoin des métaux précieux pour régler ses comptes avec l'Asie lointaine, elle donnait à l'exploitation de ses propres mines une impulsion digne d'être notée et elle perfectionnait ou même renouvelait le procédé par lequel se retire du plomb la petite portion d'argent qu'il contient d'ordinaire. Au commencement du siècle, l'Europe extrayait 53,000 kilog. d'argent : il faudrait même dire 88,000 kilog. à cause de 11,000 kilog. environ que, selon M. Jacob, auraient produits de ce métal quelques mines de la Turquie (1), et de 24,000 que rendaient les mines de l'empire russe. Vers 1848, l'Europe proprement dite avait plus que doublé son extraction.

Quant à l'or, il ne paraît pas que, de 1810 à 1848, il y ait eu de progrès bien digne d'être noté, dans la production des mines européennes, si l'on attribue à l'Asie l'or extrait de la chaîne de l'Oural. Il est vrai que l'industrie des affineurs qui, pendant la seconde moitié de la période, s'est exercée fort activement à Paris plus encore que partout ailleurs, sur les piastres, sur les vieilles matières d'argent et sur les pièces de 5 fr. d'avant 1825, est comme une mine d'or qu'exploiteraient les Européens. De ce chef, l'Europe pourrait revendiquer une certaine production d'or. Mais, entre les années 1810 et 1848, c'est surtout hors de cette partie du monde et aussi de l'Amérique qu'a augmenté l'extraction de l'or. Le surcroît d'or a été produit principalement par l'Asie et, en ce qui concerne plus directement le marché européen, par la Russie boréale.

Les phénomènes d'enchérissement ou d'avilissement ne

(1) A vrai dire, cette production devrait être portée au compte de l'Asie, car elle provenait des provinces asiatiques de l'empire ottoman ; mais les lingots étaient aussitôt transmis à Constantinople, et c'est là qu'ils étaient jetés dans le courant de la circulation.

se manifestent pas d'une manière instantanée sur les métaux précieux, parce que la production annuelle ne représente qu'une petite fraction de ce qui est sur le marché. Ainsi pour qu'un changement dans les conditions et la fécondité de l'industrie minière, relativement à ces métaux, ait de l'effet sur leur valeur courante, il faut que le fait se soit prolongé. Avec la masse de métaux précieux qu'on possédait déjà à l'ouverture du dix-neuvième siècle, il était impossible qu'une modification en plus ou en moins, dans la production, même en la supposant plus marquée que celle qui a eu lieu de 1810 à 1848, se reflétât aussitôt sur le rapport entre l'offre et la demande. Une évaluation sur laquelle nous aurons lieu de revenir plus loin et qui est due à un économiste distingué, fort versé dans la statistique, M. Newmarch, porte à une somme de 992 millions sterling (24 milliards 638 millions de francs) (1) l'or et l'argent qui, dans les premières années du dix-neuvième siècle, étaient répandus en Europe et en Amérique, et dont celle-ci n'avait qu'une très-petite part. Une variation de 50 ou même de 100 millions, qui aura pu se révéler dans le rendement annuel des mines à quelqu'un des moments de la période que nous envisageons, n'aura donc pu exercer aucune influence appréciable.

Il suit de là, que si une première cause, l'affaiblissement de la production pendant la guerre civile de 1810 à 1825, a tendu à augmenter, par la diminution de l'offre, la valeur des métaux précieux, de l'argent surtout (puisque c'est principalement de l'argent que l'Amérique fournissait avant 1848), il n'avait pu encore en résulter d'effet sensible quand se fit, dans le commerce de la civilisation occidentale avec l'Orient le plus reculé, le revirement qui laissa à l'Occident la disposition d'une notable quantité

(1) *History of Prices*, tome VI, p. 142.

d'argent ; il y a lieu de remarquer d'ailleurs, que par ce revirement, la force, si peu énergique d'ailleurs, qui tendait à enchérir l'argent, fut amortie.

Le progrès du luxe a été marqué, sur toute la surface de l'Europe, pendant le tiers de siècle que termina brusquement la secousse révolutionnaire de 1848 ; de même aux États-Unis. Ainsi a pu s'absorber une portion du métal qui jusque-là se rendait en Asie. Pendant la durée de la même période, la thésaurisation devenue, grâce au maintien de la paix et au développement de l'activité industrielle, plus facile aux hommes qui en avaient le goût, a pu prendre une part plus forte qu'auparavant de l'argent envoyé d'Amérique. En résumé on peut admettre que, de 1810 à 1848, malgré la marge laissée par la Chine à l'Occident, au sujet de l'argent, la demande courante en Europe se soit tenue au niveau de l'offre.

Pendant cette période de 1810 à 1848, les frais de production se sont-ils accrus ou ont-ils baissé ? Évidemment ils durent être plus forts pendant les années où la guerre de l'indépendance ravageait le Mexique et le Pérou. Une fois l'indépendance consommée, les barrières qui fermaient aux étrangers l'accès de l'Amérique du Sud et du Mexique disparurent ; les Européens et les Américains du Nord, intervenant dans ces contrées, y ont déterminé des améliorations dans les travaux souterrains et dans la métallurgie. Jusqu'en 1848 cependant, on pourrait dire jusqu'à ce jour, ces progrès ont été médiocres en comparaison de ce qu'ils auraient pu être, et ils ne se sont pas manifestés dans toutes les exploitations. L'anarchie, l'absence de sécurité, les préjugés de l'ignorance, les vices de la législation ont eu le déplorable effet de paralyser l'influence de la science et des capitaux de l'Europe et des États-Unis dans l'Amérique espagnole, le Chili excepté. Plusieurs gîtes nouveaux ont été mis en exploitation ; mais,

pendant l'espace de temps qui nous occupe spécialement à cette heure, de 1810 à 1848, on n'a rien rencontré qui offrit la fécondité à laquelle durent leur renom le Potosi au seizième siècle, et Guanaxuato pendant la dernière moitié du dix-huitième. La plupart des anciens gîtes, du moins dans le Mexique, alors le principal des pays producteurs, ont perdu plutôt que gagné. Cet appauvrissement relatif est venu énergiquement à l'encontre de la diminution de frais qu'ont dû causer les perfectionnements métallurgiques ou mécaniques introduits au Mexique et ailleurs depuis l'indépendance. Enfin, il y a eu un surcroît de frais sensible par l'extrême hausse du mercure qui est le principal réactif employé dans le traitement des minerais.

Si donc on envisage les frais de production, il semble que, tout balancé, ils ont dû être en 1848 à peu près au point où ils étaient avant 1810 ; ils avaient été plus grands jusque vers 1830. Je parle pour l'argent.

En ce qui concerne l'or, l'Amérique n'a présenté dans cet intervalle aucun fait nouveau. La remarquable extraction qui se fait de ce métal dans la Russie boréale et qui ne date guère, on le verra, que de 1840, n'avait pas eu encore en 1848 assez de durée pour que la valeur de l'or sur le marché général pût s'en ressentir. Et, circonstance qui a dû en limiter grandement l'influence, une bonne partie de cet or était demeurée close en Russie dans le trésor de la Banque d'État, en garantie des billets qu'elle fait circuler, sans compter la masse qui a servi à fabriquer des espèces métalliques pour l'empire même. Au mois de juillet 1849, le trésor de la Banque contenait ainsi 101,500,000 roubles (406,000,000 fr.).

Si l'on admet qu'on puisse déterminer la valeur successive des métaux précieux dans la série des âges en comparant les quantités de blé obtenues moyennement,

pour un laps de plusieurs années, en échange d'un certain poids d'or ou d'argent, on arrive à penser que cette valeur a été stationnaire pendant l'espace de temps qui nous occupe. Je lis dans un rapport fait à l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Hippolyte Passy, qu'à Paris la taxe du pain, prix légal fixé par l'administration d'après le cours des farines, a été, en moyenne, pendant les vingt-deux premières années du siècle, un peu plus forte même que pendant la période suivante de vingt-deux années (1). Il y a des pays où le blé a enchéri, mais on peut en trouver une explication suffisante dans le développement rapide qu'y a pris la population urbaine, ce qui a provoqué la mise en culture de terrains très-pauvres ou difficiles à mettre en rapport, et par suite la hausse du blé. Dans d'autres États, en Prusse par exemple, le blé a sensiblement diminué ; mais on est autorisé à croire, avec Humboldt, que c'est l'effet du perfectionnement agricole et plus encore peut-être de l'amélioration des voies de transport. Pour l'ensemble de la civilisation européenne, on est fondé à regarder le prix du blé comme stationnaire depuis 1810 ou 1800, jusqu'en 1848.

En somme, il n'y a pas lieu de supposer, en dépit de quelques indications contraires, que la valeur de l'or et de l'argent, rapportée à un type immuable qu'on peut concevoir plus qu'indiquer avec précision, ait éprouvé un changement bien notable sur le marché général, depuis le commencement du dix-neuvième siècle jusqu'en 1848.

(1) *Journal des Économistes* du 15 octobre 1848, au tom. XXI, p. 330. Rapport de M. H. Passy sur la *Statistique Agricole* de M. Moreau de Jonnés.

CHAPITRE V

Quatrième période, de 1848 au moment présent.

La période très-courte, à laquelle nous passons, a été caractérisée par des événements dont l'importance en compense la brièveté. Elle est destinée à marquer dans l'histoire des métaux précieux et de la monnaie. Elle a été signalée, en effet, par la découverte de mines fort abondantes et par leur mise en exploitation sur des proportions sans pareilles. Ce sont d'abord les mines d'or de la Californie, auxquelles se sont ajoutées successivement celles de pays adjacents, tels que l'Orégon et l'Amérique anglaise riveraine du Pacifique. Puis on a exploité en grand, dans la Californie, des mines de mercure découvertes ou plutôt retrouvées (1) à la fin de la période précédente, et qui justifient parfaitement le nom qu'on leur a donné, de *Nouvel-Almaden*. Le prix du mercure a beaucoup baissé sous cette influence : il est hors de doute que, toutes choses égales d'ailleurs, l'exploitation des mines d'argent du Nouveau-Monde puisera dans ce fait une activité plus grande, car il n'y a pas beaucoup d'exagération dans ces paroles de M. Laur, que « le mercure est à l'argent, sur les mines du Nouveau-Monde, ce que la houille est au fer dans l'ancien continent. » Enfin, tout récemment, ont eu lieu la découverte, la reconnaissance et l'exploitation des gisements d'argent de Washoë, dans le Nevada, nouvel

(1) Ces mines étaient connues des Indiens, avant l'arrivée des Espagnols ; elles avaient même été exploitées par eux. La tradition s'en était perdue, quand elles furent retrouvées par un colon espagnol qui en obtint la concession en 1845.

État de l'Union américaine, qui a été détaché de la Californie. Ces mines, situées comme celles du Potosi dans un climat inhospitalier, semblent devoir imprimer à la production du second des métaux précieux la même impulsion qu'a éprouvée celle de l'or, car ce qu'on a déjà pu constater, au sujet des gîtes argentifères de Washoë, égale tout ce qu'on a raconté de merveilleux du Potosi lui-même au temps de sa splendeur. Non-seulement le métal y abonde, mais il est associé à une proportion notable d'or, ce qui manque à l'argent sorti des flancs du mont Potosi.

A ces découvertes, qui sont propres à l'Amérique, sont venues s'en joindre d'autres qui ont eu pour théâtre des contrées différentes, et qu'il est impossible d'en séparer ici : elles concourent au même résultat consistant dans une offre beaucoup plus grande d'un des métaux précieux, l'or, offre qui devra en déterminer la baisse, à moins qu'elle ne rencontre une demande qui soit croissante dans la même proportion.

Ces découvertes extra-américaines sont surtout celles des mines d'or de l'Australie, qui semblent avoir, par leur nature même, beaucoup d'analogie avec celles de la Californie et qui, loin de leur céder en étendue, les surpassent peut-être, car on en a retrouvé la continuation sur un grand nombre de points du continent australien et même dans la Nouvelle-Zélande où elles sont exploitées aussi.

Enfin il n'est pas inopportun de citer, à côté de ces mines si remarquables, les gisements aurifères de la Russie, dont l'exploitation sur une grande échelle ne remonte qu'à 1840 ou 1841; sous le rapport de la surface qu'ils couvrent, ils surpassent tous les autres. Mais, quoique plus anciennement travaillés que ceux de la Californie et de l'Australie, ils sont loin de produire annuellement autant de métal. Les causes assez compli-

quées de cette infériorité seront l'objet de quelques observations que le lecteur trouvera plus loin. Bornons-nous à dire qu'il y a lieu de leur supposer un avenir plus brillant que leur passé, quoique celui-ci ne laisse pas que d'avoir de l'éclat.

D'autre part, les relations commerciales de l'Europe avec l'Asie et avec le Levant ont subi une modification profonde qui a été au rebours de la tendance accusée pendant la période précédente, c'est-à-dire qu'elle a déterminé la sortie d'Europe d'une plus grande quantité de métaux précieux, et particulièrement d'argent. L'exportation d'argent de l'Europe vers les régions lointaines de l'Asie et vers les pays orientaux baignés par la Méditerranée, a eu de puissantes raisons d'être, la plupart en dehors de toute prévision.

En premier lieu, il y a eu la maladie du ver à soie qui, diminuant la récolte de soie en Europe et dans les pays voisins, a obligé les manufacturiers français, anglais, prussiens, suisses et autres à demander une partie de leurs approvisionnements de ce beau textile à la Chine qui en recueille d'immenses quantités, ainsi qu'à l'Inde et au Japon. En 1863, ces trois pays ont envoyé des soies à l'Angleterre seule pour 6,452,000 l. st. ou 161 millions de fr. (1), et à la France pour près de 18 millions (2); l'exportation des thés de la Chine, à destination de l'Angleterre et des États-Unis, s'est aussi beaucoup développée, et les retours ne peuvent se faire en articles manufacturés, si ce n'est pour une part médiocre. Les Chinois ne se sont pas mis encore à consommer de ceux-ci dans une proportion qui ré-

(1) Dans cette quantité il y a un petit lot qui est fourni par l'Égypte.

(2) Exactement 17,672,000 fr. Dans le *Tableau du Commerce de la France*, cet approvisionnement est attribué aux Indes anglaises, à la Chine, Cochinchine et Siam. Une grande partie des soies de la Chine ou du Japon qui sont employées par les manufactures françaises est puisée dans les entrepôts anglais.

ponde au nombre et aux ressources de leur population (1) ; les Japonais en usent moins encore. Il faut donc, quant à présent, que l'Occident ait recours aux métaux précieux pour s'acquitter d'une bonne partie de ce qu'il doit à ces deux pays.

Pour l'Inde, les envois d'argent, dont elle est l'objet, ont dû augmenter sous la pression d'événements de force majeure. La révolte des cipayes en 1857 y a rendu nécessaires des sommes considérables en argent, afin de subvenir aux frais de la guerre, et notamment à la paye de l'armée. D'autres motifs ont donné lieu à de fortes remises dans le même sens : le gouvernement de l'Inde a négocié des emprunts en Europe pour de grandes entreprises d'utilité publique, et puis des chemins de fer, en assez grand nombre, s'établissent dans l'Inde avec des capitaux européens. Certes, l'envoi des marchandises européennes et surtout des produits anglais dans l'Inde, s'est fort accru. Les relevés statistiques à la main, M. Newmarch (2) a été fondé à dire que dans les circonstances ordinaires, telles que celles des cinq années de 1851 à 1855, la valeur des marchandises expédiées de l'Angleterre dans l'Inde grandissait aussi vite que celle des marchandises tirées de l'Inde par l'Angleterre, et que pendant cette période, même en faisant entrer

(1) Il ne faudrait pas croire que l'importation en Chine des productions de l'Europe soit stationnaire. En 1850 celle qui se faisait par l'Angleterre montait à 39,350,000 fr., en 1863 c'était 97,250,000 fr. Dans ce relevé les expéditions à destination de Hong-Kong et de Macao sont considérées comme introduites en Chine, ce qui, pour une partie du moins, n'est pas exact. Ces deux ports et surtout Hong-Kong sont des entrepôts où l'on vient s'approvisionner pour diverses régions. Il y a, du reste, d'assez fortes variations d'une année à l'autre. Le chiffre de 1850 est au-dessous de celui des années suivantes, et celui de 1863 est moindre que celui de quelques-unes des années précédentes et notamment que celui de 1860, qui fut de 132,950,000 fr.

(2) Tome VI de l'*History of Prices*, pag. 718. Pour les tomes IV, V et VI de cet important ouvrage, M. Tooke s'était adjoint M. Newmarch.

en ligne de compte le montant des traites fournies sur l'Inde par la compagnie des Indes orientales (*India house drafts*), montant qui n'excédait pas 84 millions de francs, le commerce entre l'Angleterre et l'Inde présentait une balance en faveur de la métropole. Mais dans les circonstances extraordinaires qui se sont si fortement révélées depuis dix années environ, il s'en est fallu que l'importation de ces articles d'Angleterre dans l'Inde ait suffi pour dispenser d'y envoyer des métaux précieux et spécialement de l'argent qui y est préféré.

C'est depuis 1861 surtout qu'on a vu, par l'intervention d'une cause nouvelle, s'accélérer et s'agrandir le courant qui emportait, de toute éternité, pour ainsi dire, une certaine quantité d'argent dans le Levant proprement dit, c'est-à-dire vers les rives orientales de la Méditerranée, et vers le grand Orient, c'est-à-dire vers l'Asie reculée. La cause en est dans la nécessité où s'est subitement trouvée l'Europe de s'approvisionner de cotons bruts dans l'Inde et dans le Levant. Sous cette influence, les sommes à remettre sont devenues si fortes que ce n'est plus seulement de l'argent, c'est aussi de l'or qui a quitté l'Europe pour se rendre dans les diverses parties de l'Asie, lointaines ou proches et en Égypte.

La guerre civile qui, de 1861 à 1865, a désolé l'Amérique du Nord, ayant amené le blocus des ports du midi de cette grande république, le coton n'en est plus sorti. Les détenteurs de la denrée eux-mêmes avaient adopté le système de la retenir, dans une pensée politique sur laquelle ce n'est pas ici le lieu de s'expliquer. Il a fallu que les manufacturiers européens, affamés de cet aliment, allassent le chercher ailleurs. On s'est adressé tout naturellement à l'Inde qui, depuis l'origine des temps historiques, se livre à cette culture, et qui présente de vastes surfaces où elle réussit. Elle en a fourni à l'Europe

de très-grandes quantités. En 1860 la valeur du coton importé de toutes les possessions britanniques dans l'Inde (1) en Angleterre était de 3,939,000 liv. st. Elle est montée à 34,700,000 liv. st. en 1863, et à 38,215,000 en 1864. Le gouvernement égyptien, qui cultivait le coton avec profit depuis le temps de Méhémet-Ali, a redoublé ses efforts pour en obtenir de plus grandes masses. L'industrie privée, autant qu'elle existe en Égypte, a suivi avec succès l'exemple du prince. Enfin on a provoqué la production du coton dans diverses régions demi-civilisées. Or, dans l'Inde, en Égypte, et à plus forte raison dans des pays barbares, une grande partie des paiements a dû se faire, un peu avec des articles manufacturés, et beaucoup avec des métaux précieux, principalement avec de l'argent : on sait que, dans un état arriéré de civilisation, alors surtout qu'elles ont lieu de redouter les exactions de leur gouvernement ou des hommes puissants, les populations recherchent les métaux précieux pour les enfouir. C'est ainsi que l'Europe manufacturière a eu à subvenir à une exportation inusitée en métaux précieux, et avant tout en argent. Ces métaux continuent indéfiniment de s'absorber dans les contrées où on les expédie ainsi, car on ne les en voit jamais revenir en quantités comparables à celles qui y entrent.

Voici, par exemple, ce que je lis dans un discours de mon honorable ami, M. J. Benjamin Smith, à la chambre des Communes (séance du 10 juin 1864) : « Un relevé, dressé par ordre de la Chambre, constate que dans les provinces du Bengale, de Madras et de Bombay, l'importation des métaux précieux, en monnaie ou en lingots, déduction faite de l'exportation, a été pendant la période

(1) C'est-à-dire en comptant le commerce de Singapore et celui de Ceylan aussi bien que celui du continent, qui du reste fournit incomparablement la masse principale.

de 1801 à 1851, soit cinquante-un ans, de 110,660,000 livres sterling (2 milliards 766 millions de francs), tandis que, pour la période des douze années de 1852 à 1863, elle a été de 126,691,000 livres sterling (3 milliards 92 millions). Ainsi, pendant le premier intervalle, de cinquante-un ans, la moyenne annuelle aurait été d'un peu plus de 2 millions sterling, (exactement 54 millions de francs) et pendant le second, de douze ans, elle se serait élevée à 10 millions sterling (250 millions de francs). L'an dernier (1865), le montant aurait été de 19,367,000 livres sterling (484 millions de francs) (1). »

Ce déplacement des métaux précieux se fait principalement en argent. L'or néanmoins en forme présentement une part remarquable. Pendant l'année 1863, l'importation s'est partagée ainsi :

Or.....	6,878,130 liv. st. ou 171,953,250
Argent..	13,597,560 liv. st. ou 339,939,000

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que, à la sortie, la part proportionnelle de l'argent est plus forte qu'à l'entrée. La sortie se décompose en effet ainsi, pour la même année 1863 :

Or.....	33,410 liv. st. ou 835,450 fr.
Argent...	1,074,516 — ou 26,862,900 —

ce qui attesterait que la presque totalité de l'or venu du dehors reste dans le pays.

Mais il ne faut pas borner l'observation à l'Inde toute seule. On peut se rendre un compte assez exact des quantités d'or et d'argent qui de l'Europe se rendent dans le Levant et dans l'Orient reculé. Les registres des paquebots

(1) En 1857, M. Newmarch a dressé et publié, dans le tome VI de l'*History of Prices*, des relevés que nous avons déjà mentionnés et qui répandent une vive lumière sur les variations qu'avaient éprouvées dès cette époque le commerce de l'Inde et celui de la Chine avec l'Occident.

expédiés, soit de l'Angleterre directement, soit des grands ports de la Méditerranée, en offrent le moyen. S'ils ne signalent pas la totalité des métaux précieux exportés d'Europe, ils en constatent la masse principale. En groupant les renseignements puisés dans ces registres, M. James Low, de Londres, publie annuellement sur ce sujet des circulaires fort estimées d'où nous allons extraire quelques faits généraux.

Dans les six années qui ont précédé la révolte de l'armée de l'Inde (1857), l'exportation collective de la Grande-Bretagne et des ports de la Méditerranée pour le Levant et l'Asie a été comme il suit, en moyenne :

Or....	97,000 liv. st. =	2,425,000 fr. ou	704 kilog.
Argent	6,040,000 liv. st. =	151,000,000 fr. ou	680,000 kilog.

Pendant les cinq années suivantes 1857-58-59-60-61, cette moyenne a été :

Or....	1,130,000 liv. st. =	28,250,000 fr. ou	8,200 kilog.
Argent.	42,370,000 liv. st. =	309,250,000 fr. ou	1,392,000 kilog.

Pendant les trois dernières années 1862-63-64, elle a atteint :

Or....	5,410,008 liv. st. =	135,250,000 fr. ou	39,263 kilog.
Argent	14,750,000 liv. st. =	368,750,000 fr. ou	1,659,000 kilog.

ainsi se constate, à côté d'une progression remarquable de l'argent exporté, un accroissement rapide de la proportion de l'or comparée à celle de l'argent.

La quantité d'argent qui sort ainsi d'Europe est présentement de beaucoup supérieure à celle que cette partie du monde retire des autres et à ce qu'elle en produit elle-même. Mais le vaste approvisionnement de ce métal qui existait dans quelques contrées, en France notamment, à l'état de monnaie, a pu fournir aisément aux besoins du commerce. Il reste à savoir si le fait est un accident des-

tiné à cesser très-prochainement ou s'il doit se prolonger encore.

A ces sommes sorties d'Europe par la voie de mer, il y aurait à ajouter ce qui s'expédie par terre dans l'Asie reculée. C'est une quantité de métal beaucoup moins forte, mais qui n'est pas à dédaigner, et qui dans ces derniers temps a été en grandissant aussi. La majeure partie de l'argent qui se rend, avec une petite proportion d'or, dans l'Empire Chinois, par terre, passe par Kiachta. Elle a été comme il suit depuis 1859.

Exportation des métaux précieux de Russie en Chine par Kiachta.

ANNÉES.	EN MONNAIE.	EN ORFÈVRERIE.	TOTAL.
1859	6,512,548 fr.	136,136 fr.	6,648,684 fr.
1860	4,788,188	16,124	4,804,312
1861	10,693,480	16,056	10,709,536
1862	18,007,496	1,200	18,008,696
1863	16,816,596	1,060	16,817,656

Il n'est pas superflu de remarquer que les États-Unis font un commerce direct et étendu avec la Chine, et ont des relations avec divers autres pays de l'Asie. Ces affaires, en ce qui concerne la Chine, ont le même caractère que celles de l'Europe. La Chine expédie à l'Union Américaine beaucoup plus de marchandises qu'elle n'en reçoit. Les États-Unis tirent de la Chine une quantité de thé qui augmente d'année en année; ils lui achètent aussi des soies, et ce qu'ils lui envoient d'articles manufacturés se borne à une faible somme. Quant aux retours, qui dès lors doivent être en argent, c'est l'Angleterre qui y subvient pour l'Amérique en majeure partie.

Il convient de signaler les expéditions directes d'or qui se font de l'Australie vers l'Inde. En 1862 c'était une

somme de 1,137,000 livres sterling (28,425,000 fr.), soit 8,243 kilog. de métal fin.

Quoiqu'il soit téméraire de tenter de prédire l'avenir, on peut croire cependant que, dans cette expédition si forte d'argent et même d'or à destination de l'Inde et de quelques autres pays, il y a quelque chose de passager. Une fois la paix publique rétablie dans le sein de la grande république américaine, il n'est point interdit de supposer que la culture du coton y reprendra, après quelque temps, son ancien essor. L'esclavage sans doute sera aboli dans le Sud; mais ce n'est pas une raison pour qu'on y abandonne la culture du coton, travail peu pénible et auquel l'homme s'adonne sans répugnance. Le coton américain offre par sa qualité une supériorité notoire sur celui de l'Inde. Il sera donc toujours demandé. Il est permis de penser que, par l'effet de l'abolition de l'esclavage, il ne sera plus produit à aussi bon marché qu'autrefois; mais, par l'introduction de plus en plus étendue de la mécanique, où ils excellent, les Américains balanceront partiellement au moins l'enchérissement du labeur humain. Le coton perdra les prix élevés dont il a joui sur le marché, depuis 1861, prix qui étaient triples et quadruples des prix antérieurs. Par cela même l'encouragement extrême, qui en a tant développé la culture en différents pays, devra diminuer dans une forte proportion. Les contrées barbaresques et l'Inde même seront moins tentées d'en expédier à l'Europe occidentale et ne lui en fourniront plus que des quantités bien moindres, si elles sont en présence d'une forte baisse. L'exportation des métaux précieux des marchés de l'Europe, exportation qu'au surplus je suis loin de représenter comme un mal, sera amoindrie.

Même dans l'hypothèse où l'Inde, l'Égypte et les diverses contrées qui sont devenues de grands fournisseurs de co-

tons depuis 1861, continueraient d'en envoyer des masses à l'Europe, dans tous les cas, il n'est aucunement interdit de prévoir que, le temps aidant, ces pays demanderont en retour à l'Europe moins de métaux précieux et plus d'articles manufacturés ou même agricoles. Il y a lieu de supposer en effet que, sous l'influence toujours plus marquée de l'Europe, ces pays seront mieux gouvernés, que l'homme paisible et laborieux y trouvera plus de sécurité, que l'instruction et la civilisation en général s'y répandront et y propageront l'usage des produits européens. On risque peu de s'égarer en se livrant à pareille hypothèse, à l'égard de l'Inde en particulier. Le gouvernement britannique, qui y a assumé l'autorité souveraine, au lieu et place de la Compagnie des Indes, est éclairé et civilisateur, et il est incontestable qu'il se comporte comme tel sur les rives du Gange. Pareillement en Égypte on remarque un changement dans les habitudes du peuple par l'effet de l'esprit plus équitable du gouvernement des vice-rois. Sous cette influence on est fondé à penser que, dans l'Inde et en Égypte même, l'esprit qui fait rechercher l'argent pour le cacher perdra beaucoup de son empire. On voit déjà les articles manufacturés de l'Europe se placer dans l'Asie en quantité toujours croissante; c'est dans l'Inde particulièrement que le phénomène se manifeste. Pour la Chine, il ne fait que de commencer.

Ainsi, pendant l'année 1863, la somme des importations de marchandises anglaises et de marchandises étrangères expédiées par l'Angleterre, dans l'Inde continentale, y compris Singapore, est montée à 22,333,000 livres sterling ou 558,335,000 francs. Cette année-là a dépassé sensiblement les précédentes. Il est vrai que, à cause du coton brut fourni par l'Inde aux manufactures anglaises et européennes, cette somme est bien au-dessous des exportations. Sur les 558,335,000 francs, les articles en

coton ont fait 354,817,000 francs. Le commerce total des mêmes régions, non plus avec l'Angleterre seule, mais avec le monde entier, a représenté en 1862 une somme de 58,638,000 livres sterling ou 1,465,951,000 francs, dont 22,321,000 livres sterling ou 558,025,000 francs à l'importation, et 36,317,000 liv. st. ou 907,925,000 fr. à l'exportation, sans compter les métaux précieux qui ne figurent pas dans les évaluations du mouvement commercial rapportées ici.

Ainsi nous assistons à deux phénomènes bien différents, qui sont concomitants. L'un est l'accroissement de la production des métaux précieux, accroissement déjà fort considérable, mais dont on peut croire que nous n'avons pas vu encore le terme ; l'autre est un mouvement plus animé que jadis des métaux précieux, et particulièrement de l'un des deux, l'argent, sur la surface de l'ancien continent. Les deux métaux précieux viennent d'abord des lieux de production se ramasser dans deux contrées plus riches et plus industrieuses que les autres, l'Angleterre et la France ; de là ils se dispersent, aujourd'hui comme il y a quinze ou vingt ans ; mais l'épanchement vers l'Orient est beaucoup plus grand qu'autrefois. On est fondé à considérer cependant comme étant d'une nature provisoire plusieurs des causes qui déterminent les proportions énormes de ce courant spécial.

De ces deux phénomènes que nous venons de constater, le premier, celui d'une production de métaux précieux plus considérable que tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour, semble devoir s'accuser plus fortement encore un jour, parce que la race d'hommes aux mains desquels cette production est confiée par l'effet des circonstances, est remarquable par son énergie personnelle, par l'esprit d'entreprise auquel elle s'est successivement façonnée et par l'habileté qu'elle a acquise dans la pratique des arts mécaniques et

industriels en général. C'est la race anglo-saxonne qui détient les deux groupes de gisements d'or récemment acquis à l'industrie humaine : celui de la Californie est au pouvoir des Anglo-Saxons d'Amérique ; celui de l'Australie et de ses annexes est la propriété des Anglais. De nos jours, toutes les fois qu'il s'agit d'exploiter les ressources de ce genre, cette race se montre bien supérieure aux Espagnols, qui autrefois avaient la mission de produire la majeure partie des métaux précieux qu'employaient l'Europe et l'Amérique. A cet égard, les faits ne parlent-ils pas assez haut ? La Californie, avec ses trésors, était depuis des siècles entre les mains de la race espagnole ; on ne faisait rien de ses richesses enfouies dans le sein de la terre ; on ne les apercevait même pas, quoiqu'elles fussent à la surface ; cet état de choses a duré jusqu'au moment où les Anglo-Américains se sont substitués aux Mexicains, descendants des Espagnols. A peine le changement de domination était-il accompli que les mines d'or étaient découvertes ; à peine étaient-elles découvertes que l'exploitation en était poussée avec une vigueur inouïe et que l'approvisionnement d'or mis annuellement à la disposition des peuples de la civilisation occidentale était doublé sinon triplé, sans parler de ce qu'a fourni l'Australie. La métamorphose qui s'est révélée dans le district minier de Washoë n'est pas moins extraordinaire.

Qu'arrivera-t-il de là ? Ne faut-il pas s'attendre à une production de métaux précieux tellement abondante, que leur valeur en éprouve, après quelque temps, une baisse sensible ? C'est un sujet sur lequel le meilleur moyen de répandre quelques lumières consisterait à faire connaître les caractères généraux de chacun des groupes de gisements nouveaux et la force avec laquelle l'industrie humaine y a mis la main pour les exploiter, ainsi que les raisons qu'on a de croire que l'emploi de ces métaux, leur

destruction par l'usage et leur absorption loin de l'Europe doivent ou ne doivent pas se développer.

CHAPITRE VI

De l'étendue de la baisse qu'ont éprouvée les métaux précieux depuis la découverte de l'Amérique, comparativement aux autres produits.

On demande souvent quelle a été la baisse des métaux précieux, ou la hausse des denrées et des services, causée par l'exploitation des mines d'Amérique depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours. C'est un problème qu'on ne peut espérer de résoudre qu'avec une approximation fort médiocre, même dans les cas les plus favorables, parce qu'il implique des éléments dont l'appréciation exacte est impossible. C'est ainsi que je l'ai entendu dans l'analyse qui occupe les chapitres précédents, où j'ai cependant rapporté l'argent au blé, comme à un mètre absolu, faute d'un type plus fixe, dans le but de reconnaître les variations du métal.

On peut dire assez bien quelle était la quantité d'argent ou d'or contre laquelle s'échangeaient autrefois des quantités déterminées de denrées communes, le blé, la viande; on peut même parvenir à savoir de combien se composait la rémunération d'une journée de travail de quelques professions, dans diverses localités; mais ce qu'on ne saurait démontrer, c'est que la différence survenue doit être attribuée exclusivement à l'un des deux objets dont le rapport d'échange a varié, et non à tous les deux. L'hectolitre de blé, qu'on obtenait, avons-nous dit, pour la quantité de 14 à 16 grammes d'argent, se paye aujourd'hui 90; mais suis-je bien certain que l'argent seul ait changé de valeur, qu'il n'y ait eu aucune variation dans celle du blé, même

en n'estimant celle-ci que par la moyenne d'une longue suite d'années? Suis-je autorisé à affirmer que la différence des prix doit s'expliquer en totalité par l'avilissement absolu de l'argent et nullement par l'enchérissement absolu du blé? Que l'on prenne pour expression de la valeur le montant des frais de production ou le rapport de l'offre à la demande, l'incertitude subsiste, ou plutôt il n'y en a pas : il est indubitable qu'il y a eu du changement pour le blé comme pour le métal précieux, et ce qui le prouve sans réplique, c'est qu'il n'y a pas deux pays où la variation des prix ait été identique. Le fait est que, à des degrés divers sans doute, les circonstances de la production sont devenues autres pour toutes les marchandises sans exception, pour tous les services à rétribuer. De même les rapports de l'offre à la demande, en tant que ces rapports déterminent les prix des choses.

Ainsi tous les calculs qu'on pourra faire dans le but de formuler la puissance comparée de l'or et de l'argent, à la fin du quinzième siècle et graduellement aux époques qui ont suivi, par rapport aux diverses marchandises ou aux divers besoins de l'homme, manquent d'une base mathématique. Il n'en est pas moins vrai que ce sont des recherches d'un grand intérêt, qui répandent beaucoup de lumières sur l'histoire des États et de la société. La précision mathématique, dont il faut bien se passer dans des explorations de ce genre, n'y est pas absolument indispensable. Jusqu'à ces derniers temps où une révolution complète dans les moyens de transport a tendu fortement à abaisser le prix des blés sur les principaux centres de consommation, il y avait des raisons de croire que la valeur du blé, estimée par la voie de moyennes d'une certaine généralité, n'avait eu que des variations faibles en comparaison de celles des métaux précieux; mais le changement considérable qui s'est révélé dans les communi-

cations de localité à localité et de peuple à peuple, et l'adoption, par les principaux États, de la liberté à peu près complète du commerce pour les céréales sont des éléments nouveaux de la plus grande portée. Ils tendent fortement à abaisser le prix des blés là où il était élevé, comme aussi à l'empêcher de s'avilir là où il y était sujet.

C'est sous toute réserve qu'est présentée la conclusion pratique de l'histoire des mines américaines, à savoir que la baisse du métal ou la hausse des denrées a eu lieu, sous leur influence, dans le rapport de 1 : 6 pour l'argent et de 1 : 4 pour l'or.

CHAPITRE VII

Du maintien de l'exploitation des mines d'or et d'argent en Europe,
après la découverte de l'Amérique.

On serait tenté de considérer comme une contradiction que l'Amérique, par l'influence qu'ont exercée ses mines, ait beaucoup fait baisser la valeur des métaux précieux, et que la production des mines européennes, sans atteindre celle des mines de l'Amérique et même sans en approcher, se soit développée à la longue. C'est que l'industrie européenne a racheté, à force d'art et de bonne administration, la différence des avantages naturels. Sans doute, avant la découverte de l'Amérique, l'offre des métaux précieux étant petite en comparaison de la demande, la plupart des mines écoulaient leurs produits avec de gros profits, et on ne pouvait leur faire de concurrence sérieuse, par beaucoup de raisons dont la première est que l'on ne trouve pas à volonté, en Europe, une mine de ce genre, je ne dis pas riche, mais médiocre. Il n'est donc pas dou-

teux, que, dans le quinzième et le seizième siècle, on n'exploitât en Europe de certaines mines très-pauvres qu'on dut abandonner quand l'Amérique fut en grand rapport. Mais aussi la recherche de l'or et de l'argent devint alors la préoccupation générale. N'avons-nous pas vu, pendant plusieurs années après 1848, les imaginations échauffées par les nouvelles de la Californie, se porter de toute part vers la poursuite des mines d'or? Par le mouvement général de la Renaissance, l'art des mines se perfectionna, on explora mieux les montagnes, on y découvrit de nouveaux filons et on les travailla avec plus d'intelligence, de savoir et d'ordre qu'il ne s'en mettait dans les exploitations du Nouveau-Monde, et ainsi la métallurgie européenne, bien que moins favorisée par la nature, ne succomba pas.

Humboldt a tracé, pour le moment où il écrivait son *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, un parallèle curieux entre une mine d'argent voisine de Freyberg, celle de Himmels-Furst, à ce moment la plus riche de la Saxe, et la célèbre mine de Valenciana, près de Guanaxuato, qui alors, et depuis un bon nombre d'années, était la plus riche du Mexique (1). Rien n'est plus manifeste que la supériorité naturelle de Valenciana : c'est une abondance incroyable de minerai ; le filon a de 40 à 50 mètres d'épaisseur totale (2) ; les filons de Himmels-Furst, au nombre de 5, n'ont que 2 à 3 décimètres. A cette époque, la mine de Valenciana n'avait pas d'eau à épuiser ; celle de Himmels-Furst nécessitait l'emploi de machines hydrauliques ; mais Valenciana était plus profonde : on y travaillait à 514 mètres de profondeur ; Himmels-Furst n'était exploité qu'à 330 mètres. Avec 550 hommes, les premiers mineurs

(1) Elle a donné annuellement, pendant quarante années de suite, une quantité d'argent représentant plus de 14,000,000 fr. et quelquefois 6 millions de profit net.

(2) Il est souvent divisé en trois branches.

du monde, fouillant la terre suivant les méthodes les plus perfectionnées, la mine saxonne ne rendait que 700,000 kilogrammes de minerai ; à Valenciana, 1,800 travailleurs souterrains, un peu plus du triple, indiens ou métis, pratiquant des procédés grossiers, livraient aux ateliers 33,120,000 kilogrammes, cinquante fois autant. La première fournissait 2,300 kilogrammes d'argent, la seconde 82,600 ou 36 fois davantage. Pour extraire la quantité de minerai produisant 100 kilogrammes d'argent, il suffisait à Valenciana de 2 mineurs ; il en fallait 22 à Himmels-Furst.

Mais Valenciana payait ses 3,100 ouvriers fort cher, ils recevaient de 5 à 6 fr. par jour ; et ensemble 3,400,000 fr. ; l'autre ne rétribuait ses travailleurs du fond et de la surface, au nombre de 700, qu'à raison de 90 centimes ; et ces braves gens s'en contentaient, parce que c'était le taux du pays : c'est tout ce que permettait d'y faire le montant des capitaux par rapport à la population. A Valenciana, trois puits coûtaient ensemble plus de 10 millions de francs. C'était, par puits, 3,333,000 fr. Le puits nouveau (*Tiro Nuevo*), qu'en 1803 M. de Humboldt vit à 184 mètres de profondeur, et qu'on creusait de manière à le terminer, à ce qu'on supposait alors, en 1815, devait avoir une profondeur de 514 mètres. Il devait coûter 6 millions de francs environ. On lui donnait des dimensions excessives, 26 mètres 80 centimètres de circonférence, ou plus de 8 mètres de diamètre. A Himmels-Furst, en pareil cas, même avec un filon de la puissance de celui de Guanaxuato, on eût adopté un diamètre beaucoup plus modeste et le puits eût été creusé vraisemblablement pour 250,000 fr. La plupart des matériaux et des approvisionnements, tels que la poudre, le fer, l'acier, le bois, les fourrages pour les équipages de mulets qui font, en Amérique, la manœuvre des puits, le cuir, le suif, coûtaient plus cher à Valenciana qu'à Himmels-Furst et s'y gaspillaient extrê-

mement. Il faut dire aussi que le rendement moyen du minerai était de moitié plus fort à Himmels-Furst (1).

Voilà par quels moyens s'établissait la compensation ; mais elle restait fort imparfaite. La concurrence de la mine mexicaine n'empêchait pas la saxonne de travailler avec profit ; mais c'était un bénéfice de 90,000 francs, que celle-ci réalisait, tandis que de l'autre côté c'était de 3 à 4 millions (2) de francs, en moyenne.

La comparaison entre Himmels-Furst et Valenciana n'a quelque convenance ici, que parce que Himmels-Furst qui, au Mexique, eût été l'objet d'un parfait dédain, jouissait, en Saxe et en Allemagne, d'une grande réputation. Autrement, ce n'est pas à une mine douée d'avantages naturels vraiment exceptionnels, en Amérique, qu'il est légitime de comparer les mines d'Europe.

(1) Voir l'*Essai de la Nouvelle-Espagne*, III, p. 206.

(2) La moyenne de 1794 à 1802, l'un et l'autre inclus, a été de 640,000 piastres, ce qui fait 3 millions et demi de francs.

SECTION ONZIÈME

Exemples, autres que ceux tirés de l'influence de l'Amérique, de variations durables ou passagères dans la valeur des métaux précieux.

CHAPITRE PREMIER

Variations générales et permanentes. — Effets du renversement de l'empire Romain par les Barbares. — La civilisation antique entre l'époque de Solon et celle de Démosthènes, et entre les premiers âges de la République Romaine et l'Empire.

Un phénomène analogue à celui qui suivit la découverte de l'Amérique, mais dans un sens diamétralement opposé, s'était produit dans la période barbare qui s'ouvrit, pour l'Europe, à la chute de l'empire Romain. Les arts utiles, de même que les beaux-arts et les sciences, avaient péri dans la catastrophe où le trône des Césars avait été englouti. Pendant plusieurs siècles, l'exploitation des mines fut presque entièrement suspendue; la sécurité que plus qu'une autre industrie elle exige, à cause de la lenteur de ses opérations, n'existait plus. L'art même des mines se perdit. Les tributs en or, que l'Occident recevait autrefois de l'Asie, réduits d'abord, avaient été supprimés. Le commerce lointain, qui aurait pu amener de l'or et de l'argent des pays où étaient encore exploitées les mines, avait été anéanti ou était devenu fort difficile. Ainsi l'approvisionnement, soit par l'extraction directe du sein de la terre, soit par les redevances tirées de provinces éloignées, soit par la voie des échanges commerciaux avec

d'autres contrées, était à peu près nul. Le peu qu'on se procurait des deux métaux s'obtenait très-chèrement ; la demande cependant ne laissait pas que d'être notable, ne fût-ce que pour remplacer ce qui avait disparu.

Car beaucoup d'or et d'argent avait été enfoui pendant les invasions qui se succédaient, parmi le tumulte des hordes qui s'entre-choquaient, et le secret des cachettes était enseveli dans la tombe des enfouisseurs qui avaient été égorgés ou exilés. Le frai qu'éprouve la monnaie en circulant, les naufrages et les incendies qui, à force de se répéter, font disparaître des quantités d'or et d'argent supérieures à ce qu'on pourrait supposer, mille accidents enfin, causaient des pertes qui, sans cesse renouvelées, finissaient par former des masses.

On ne se fait pas, au premier abord, une idée exacte de la déperdition qu'occasionne, après un long délai, une diminution même très-faible qui se réitère constamment sans qu'il y soit suppléé. Un raisonnement qui à la vérité peut avoir quelque chose d'excessif, a conduit M. Jacob (1) à évaluer à un trois-cent-soixantième la perte annuelle que le frai, considéré isolément, fait subir à la monnaie (2). A ce compte, en écartant toute autre cause de disparition, un milliard serait réduit après un siècle à 755 millions, après 500 ans à 140, après mille ans à 60 millions ; ainsi une masse de monnaie qui aurait été de 5 milliards sous Constantin, et que le produit des mines eût absolument cessé d'entretenir, n'aurait plus été que de 300 millions sous le règne de Philippe le Bel. Mais le frai des monnaies n'est pas, à beaucoup près, la seule cause qui diminue l'approvisionnement des métaux précieux dont la société est en possession.

Si, pour avoir égard à toutes les causes de disparition

(1) *On the Precious Metals*, t. I, chap. XIV.

(2) Voir plus haut page 249, note au bas de la page.

des métaux précieux, on adoptait la loi indiquée par M. Mac Culloch, d'après lequel il s'en perdrait 1 pour 100 par an, le phénomène serait bien plus tranché. Un milliard frappé à l'ouverture d'un siècle ne présenterait plus que 366 millions à la fin, et après 500 ans ce ne serait plus que la somme insignifiante de 6,600,000 fr. 5 milliards qui auraient existé, comme je viens de le supposer, sous Constantin, n'auraient plus fait, sous Philippe le Bel, qu'une somme du genre de celle qu'une banque de second ordre a dans ses caisses en espèces.

Pendant les quatre ou cinq premiers siècles des monarchies d'origine barbare, l'or et l'argent devinrent par degrés extrêmement rares en Europe. Les denrées de première nécessité, disons mieux, toutes les marchandises baissèrent par rapport aux métaux précieux ; on les vit graduellement tomber à ce que nous appellerions les plus vils prix ; en d'autres termes, elles en vinrent à ne plus s'échanger que contre des atomes d'argent ou d'or (1). Plus tard, quoique cet état des choses se fût modifié, l'histoire fournit des faits qui attestent combien était grande encore la puissance d'une quantité médiocre de métal précieux. Au milieu du quatorzième siècle, un roi puissant, Édouard III, en mariant sa fille, lui assurait en argent une rente qui, à raison de 4 grammes et demi par franc, formerait 2,700 fr. (2). Un siècle auparavant, saint Louis dans une circonstance semblable avait donné une dot, en

(1) En partant d'une évaluation, fort peu certaine, il est vrai, sur la quantité de monnaie qui circulait dans l'empire Romain sous Vespasien, en calculant la déperdition annuelle, comme il vient d'être dit, et en ayant égard à ce qu'avaient pu, depuis, produire les mines, M. Jacob estime que l'Europe entière, à la fin du quinzième siècle, n'avait plus d'or et d'argent monnayés que 34 millions sterling (850 millions de fr. de notre monnaie). On pourrait soutenir que cette estimation est encore exagérée.

(2) Jacob, *On the Precious Metals*, tome I, page 336.

capital, de 6,000 liv. (1), représentant, poids pour poids, 114,000 fr. environ. Pendant un espace de 237 ans, la Monnaie de Londres frappait si peu de métal, que la moyenne annuelle ne ferait que le poids de 175,000 de nos francs. D'après les relevés de M. Jacob, ce n'est que la cent vingtième partie du monnayage qui a été fait moyennement, de 1603 à 1829 (2). L'exploitation des mines avait pourtant recommencé à l'ouverture du neuvième siècle; et c'est ainsi que, successivement, bien avant l'entreprise de Christophe Colomb, la valeur relative de l'argent et de l'or devint inférieure à ce qu'elle avait été sous Charlemagne (3). Il est digne d'attention cependant que, nonobstant cette influence, la période d'environ deux cents ans qui précéda la découverte de l'Amérique, ou, pour parler plus exactement, qui fut antérieure à l'influence exercée par les mines du Nouveau-Monde sur les prix des choses, fut marquée par un reflux dans la valeur des métaux précieux : on vit cette valeur s'accroître, ou, ce qui revient au même, le prix des denrées s'abaisser (4).

(1) Boisguilbert, *Factum de la France*, chap. iv, collection Guillaumin, tome I, page 293.

(2) Jacob, *On the Precious Metals*, tome I, page 336.

(3) Leber, *De la fortune privée au moyen-âge*, deuxième édition, pages 15 et suivantes.

(4) Au sujet des variations de la valeur des métaux précieux, on lira avec profit un des appendices ajoutés par M. Newmarch au tome VI de l'*History of Prices*. C'est l'appendice n° II. L'auteur y établit, par le rapprochement de tous les documents qu'il a été possible de réunir, que, vers 1350, sinon plus tôt, commença une époque fort longue où le prix du blé fut, en moyenne, très-bas, environ la moitié de ce qu'il avait été auparavant, et cet état de choses ne cessa que vers le milieu du seizième siècle. Adam Smith en avait déjà fait l'observation dans le chapitre xi, du premier livre de la *Richesse des Nations*, et Arthur Young en avait fourni des preuves nouvelles, dans une des publications de sa vieillesse (en 1812). Des faits analogues se passaient en France. C'est ce que M. Germain Garnier s'est appliqué à démontrer dans les notes qu'il a ajoutées

Les croisades avaient contribué à l'enchérissement des métaux précieux en faisant porter au dehors une partie de l'argent et de l'or que possédait la société; les échanges avec l'Inde, pays des épices, dont on ne payait les productions qu'avec de l'argent, y étaient aussi pour quelque chose.

Entre l'âge de Solon et celui de Démosthènes, l'histoire signale à Athènes, sous l'influence d'une cause semblable à celle qu'on vit agir en Europe après la découverte de l'Amérique, un changement du même genre que celui qui éclata parmi les nations européennes, à partir du milieu du seizième siècle. L'or et l'argent devinrent plus abondants; on se les procurait à moins de frais, et dans une proportion qui correspondait à la demande, par l'exploitation des mines ou par les échanges avec l'Asie; cette abondance relative se traduisit par ce fait que le prix du blé devint environ cinq fois plus grand.

Par la même raison, le même effet se produisit à Rome, dans l'intervalle qui sépare la fondation de la ville du siècle où parurent Sylla, Pompée, César.

Il n'est pas douteux que la quantité d'or ou d'argent contre laquelle s'échangeaient les denrées ne fût beaucoup plus grande en Grèce, du temps de Périclès ou de Démosthènes, et, à Rome, sous les Césars, qu'elle ne le fut ensuite en Europe, pendant le moyen-âge. On n'est cependant pas d'accord sur l'étendue de la variation. Pour nous borner à une seule denrée, la plus importante de toutes, des opinions fort différentes ont été émises sur le prix du blé chez les peuples anciens, à un moment donné. D'abord on a été longtemps à s'entendre sur les

à sa traduction de la *Richesse des Nations*. Il résulterait de l'écrit d'Arthur Young que la main d'œuvre n'aurait pas suivi les mouvements en baisse du prix du blé. Elle se serait échangée au contraire contre une quantité croissante d'argent.

unités de mesure et sur la valeur intrinsèque des monnaies de l'antiquité, c'est-à-dire sur le poids de fin qu'elles contenaient. Quant aux indications sur le prix du blé à diverses époques, elles sont rares quand on remonte à des dates fort anciennes, ou elles manquent de précision, ou encore, à des époques plus rapprochées de nous, elles ne concordent pas d'un pays à un autre et même d'une province à celle qui est voisine. Il y a lieu aussi de tenir compte de ce que les fluctuations du prix du blé étaient très-grandes autrefois ; il n'en saurait être autrement lorsque les moyens de transport sont coûteux ou incertains, et que le rayon d'approvisionnement est restreint. Cette circonstance rend plus difficiles et moins concluantes les évaluations moyennes.

CHAPITRE II

Variations locales, accidentelles et passagères.

Un changement, même notable, dans le montant des frais de production des métaux précieux, n'en modifie pas la valeur d'une manière instantanée, et, par conséquent, on peut le passer sous silence quand on se borne à l'espace de temps qu'embrassent les transactions les plus ordinaires ; mais il est d'autres causes dont l'effet est soudain, intense quelquefois, et cependant passager. Ce sont des phénomènes politiques ou commerciaux qui apportent une perturbation accidentelle au rapport entre l'offre et la demande.

Une guerre fera brusquement rechercher l'or pour le service des armées, parce qu'il est très-portatif ; ou bien ce sera le blocus des côtes du Mexique ou du Pérou qui,

pendant plusieurs campagnes, empêchera l'argent d'en sortir pour se répandre dans les autres parties du monde. Dans le premier cas, l'or montera ; dans le second, l'argent. La variation toutefois sera très-limitée, à moins que l'action de la cause perturbatrice n'ait beaucoup de durée et que rien ne la balance, ce qui est peu probable.

Une crise commerciale qui sévira avec rigueur, ou une révolution politique qui ébranlera la société jusque dans ses fondements, pourra tout à coup troubler, assez profondément, le rapport entre l'offre et la demande, et, par conséquent, faire sensiblement monter la valeur des métaux précieux, non-seulement relativement aux autres marchandises, qui baissent alors, parce que les achats s'en restreignent, mais même relativement à un niveau fixe qu'on peut, en ce qui concerne la valeur, supposer par la pensée plus qu'on ne saurait l'incorporer en quelque substance.

A l'égard de l'influence en hausse que certaines crises commerciales exercent sur la valeur des métaux précieux, dans l'intérieur des contrées qu'elles désolent, il faut faire des distinctions et donner quelque commentaire. Écartons d'abord l'effet qui se traduit alors dans l'opinion du vulgaire par cette formule : l'argent est rare. Ce que le plus grand nombre des hommes exprime ainsi, c'est, dans le sens propre, la rareté du capital disponible, du capital à emprunter, de l'assistance que les chefs d'industrie compromis appellent à grands cris. La crise a éclaté parce qu'une portion plus ou moins considérable du capital flottant par lequel s'exerce le crédit, et dont la transmission constitue le crédit même, aura été détruite par de fausses spéculations ou par des malheurs publics, ou aura été détournée de ses voies naturelles par une force majeure, ou aura été tenue à l'écart par la défiance. Ou encore la crise sera venue de ce que les imaginations s'étaient exa-

géré ce qu'on avait de ce capital. Le moment arrive où un grand nombre de personnes ont besoin d'y recourir : il n'y en a pas, sur le marché, pour tout le monde, et les faillites commencent. Les hommes superficiels et le vulgaire s'écrient que l'argent est rare, parce que l'argent ou l'or, la substance dont on fait la monnaie en un mot, est la mesure du capital ; mais l'expression est inexacte et suscite une fausse idée. C'est à peu près comme si, quand le drap ou la toile de coton manque à une foire, on s'écriait : les mètres sont rares !

Ceci bien entendu, il n'en est pas moins vrai qu'à un certain moment de la crise, lorsqu'elle est dans son paroxysme, on éprouve souvent une véritable pénurie de monnaie. Citons des exemples.

Aux États-Unis, en 1837, les dérèglements de la spéculation avaient faussé la plupart des positions individuelles, en faisant souscrire à chacun une quantité d'engagements grandement disproportionnée à ses moyens. Lorsqu'on se fut aperçu enfin de la situation périlleuse où l'on s'était jeté, il fallut, comme il arrive toujours après les époques de spéculation effrénée, procéder à une liquidation universelle. Une opération de ce genre nécessite le mouvement d'une quantité de numéraire plus grande que ce qu'il y en a, en temps ordinaire, car le numéraire pourrait se définir un instrument de liquidation. Elle est naturellement accompagnée d'une certaine alarme, parce que chacun éprouve de l'inquiétude sur la solvabilité de ses débiteurs, et, parmi les capitalistes grands ou petits, beaucoup alors veulent ravoïr leurs fonds sous la forme la plus rassurante, la plus inaltérable, qui est celle des pièces de monnaie ou des lingots. Aux États-Unis il y avait, en 1837 comme aujourd'hui, plusieurs centaines de banques, toutes émettant des billets, et un certain nombre furent, dès l'origine de la crise, frappées d'un discrédit